

N° 179 - 29 Avril 1934.

1 fr.

Tous les Dimanches.

# POLICE MAGAZINE

## Espionnes d'amour

### Souvenirs sensationnels

Lire, pages 8 et 9, le premier chapitre de cette nouvelle et passionnante série d'articles de MARIA VAN LEN DE GHEM, auteur de *La Cage aux Vices*.

Pages 6 et 7 : Nos révélations stupéfiantes sur l'assassinat du Sergent Cantoni à Nice

Pages 12 et 13 : Les enquêtes de nos envoyés spéciaux sur la mort d'ALBERT PRINCE.



# A HUIS CLOS

## - Causes Salées -

### L'être... ou ne pas l'être...

Quelque étrange que cela puisse paraître, M. Sch... a fait un procès à son épouse parce qu'elle le trompait.

Aujourd'hui, après s'être « rabiboché » avec la dame, il ne veut plus lâcher la barre, sans emporter la certitude qu'il est encore... le dindon de la farce.

Il y mettra une telle obstination que le tribunal, embarrassé par un rarissime point de droit, se trouvera obligé de supplier presque ce plaideur têtue d'abandonner ses singulières prérogatives afin de pouvoir rendre une sentence convenable, une sentence légale.

Voyons un peu les faits :

Il y a deux ans, M. Gonzague Sch..., marié à Catherine P..., apprenait par le truchement d'une bonne âme qu'il était ridiculisé dans les grandes largeurs.

Mais, les détails manquant, M. Sch... mobilisa en hâte le meilleur « limier » d'une agence de police officieuse, afin de connaître, dans toute son étendue, l'aventure de son épouse.

Il apprit ainsi que le complice de sa Catherine s'appelait Aristide H..., artiste peintre, et cumulait cette profession notable avec l'emploi de séducteur.

Les deux amants se rencontraient chaque jour dans l'atelier de l'artiste, au cours de l'après-midi ; M. Sch... résolut, en conséquence, de faire dresser un procès-verbal par le commissaire de police (car à cette époque ce magistrat n'avait pas besoin d'une commission rogatoire pour procéder et exercer son métier d'empêcheur de danser en rond). C'était le bon temps !

A cette opération, le pauvre mari assista selon l'usage, et il put se rendre compte de la forme parfaite des biceps, des mollets et des pectoraux de son rival, tandis que le commissaire, un connaisseur, croyait justifié d'adresser à l'infidèle Catherine quelques compliments sur la fermeté de son académie.

Ce qui prouve que les intrus étaient arrivés au moment quasi psychologique.

Armé de son constat d'adultère, M. Sch... déposa illico une plainte contre son épouse et Aristide H....

Il y développait ses arguments personnels et concluait en demandant l'application rigoureuse de la loi, c'est-à-dire une peine de 25 francs d'amende pour chacun des deux partenaires.

Mais, si la justice est aveugle, parfois boiteuse, souvent indulgente, surtout en ses cas pareils, elle est par-dessus tout douée d'une lenteur proverbiale.

Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le procès fut appelé.

Catherine Sch... lasse d'aimer son artiste, fit demander alors à son seigneur et maître, l'autorisation de revenir au logis conjugal. Le seigneur et maître répondit par une lettre très étudiée, dans laquelle il pardonnait sans pardonner... tout en pardonnant.

Et M<sup>me</sup> Sch... reprit sa place au foyer. Mais elle y était à peine depuis quelques mois que la justice, sortant de sa torpeur, convoquait devant elle les deux parties, à savoir l'époux, côté jardin, la femme et l'amant, côté cour.

Ce dernier, par malheur, oublia de venir. L'affaire fut remise, et c'est à cette seconde édition que nous assistons présentement.

— Vous avez repris votre femme, monsieur, constate le président. Dans ce cas, la loi est formelle ; ayant pardonné, votre plainte ne peut plus être prise en considération.

— Je ne suis pas de cet avis, répliqua l'époux, — un homme rougeaud, courtaud, pataud, mais doué d'un front têtue qui ne peut pas tromper, — j'ai repris ma femme, certes, mais je n'ai pas pardonné à son amant.

— Subtilité ! monsieur. Lorsqu'on pardonne un fait quelconque, on le fait complètement. Au reste la loi est précise sur ce point. Vous n'avez plus de recours contre M. H....

Un moment désespéré, le gros homme s'accroche à la barre pour se donner le temps et les forces de trouver une protestation édifiante.

Enfin, il prend du souffle et, au milieu de l'hilarité générale, s'exclame :

— Mais, je n'ai aucune certitude de n'être pas encore... trompé, messieurs !... Ma femme s'absente toujours tous les après-midi, sous le prétexte d'aller travailler chez son père, quand moi, qui ai un commerce de vins et liqueurs, je suis obligé de prendre une servante pour me seconder... Rien ne me prouve qu'elle ne va pas retrouver son amant !

Cette fois, l'embarras du Tribunal est visible. Les textes sont devant leurs yeux. Ils prétendent que, lorsque le mari a par-

donné de façon effective à sa femme, toute action judiciaire en cours s'éteint automatiquement...

Cela doit s'étendre jusqu'au complice ! M. Aristide H... cependant est là.

Il pourra peut-être dire de quoi il retourne.

— Voyons, monsieur, vous avez bien rompu toute relation avec M<sup>me</sup> Sch... ?

— Depuis plus d'un an, monsieur le Président.

— Ah, vous voyez ! c'est net, déclare le magistrat à l'adresse de l'époux torturé.

Oui, mais je ne suis pas obligé de le croire.

— Eh bien, voyons ce que dira votre épouse ?

— Oh ! moi, c'est bien simple, expose Catherine, une robuste femme, bien en chair, aux yeux de braise et pourvue d'un embryon de moustache... Je suis certaine que mon mari m'a reprise à cause de mon argent, mais il me faut m'en aller chaque jour de chez moi pour ne pas assister aux « dépravations » de mon époux avec la bonne !

Et, tandis que le Tribunal, le plaignant, les avocats et les assistants demeurent médusés par cette déclaration inattendue, M<sup>me</sup> Sch... poursuit :

— Le procès, ce n'est pas Gonzague qui devrait le faire aujourd'hui, mais plutôt moi... Tenez, pas plus tard qu'hier, au moment où j'allais partir voir mon avocat, j'ai surpris mon mari dans l'arrière-boutique en train de fourrager dans les jupes de notre servante. Il ne s'est même pas interrompu. Il m'a simplement dit : « Je prends ma revanche ! Tu n'as pas à te plaindre, parce que c'est toi qui as commencé !... »

Le pire, c'est que cette fille se donne à tous les clients qui en font la demande, sous prétexte de faire marcher les affaires. Un soir, après la fermeture officielle, elle s'est même complètement déshabillée dans la salle du café, devant plus de quinze consommateurs, qui jouaient la poule au billard pour déterminer celui qui aurait le droit de coucher avec elle, à la fin du championnat. Et je vous assure que ce fut une étrange partie ! Les joueurs ne cessaient de dévorer des yeux cette gourgandine sans aucun voile...

Cette révélation met M. Sch... dans un état voisin de la congestion cérébrale !

— Ce n'est pas vrai ! clame-t-il... Je proteste avec énergie !

Mais le président le rassure :

— Ceci n'a rien à voir avec la cause, monsieur. Le seul point essentiel est de

savoir si vous maintenez ou retirez votre plainte.

— Si je persiste, qu'arrivera-t-il ?

— Du moment que vous avez accepté de recevoir votre femme, le Tribunal considère que vous avez passé l'éponge sur sa faute, et alors vous serez débouté de votre plainte.

— Et condamné aux frais ?

— Evidemment.

— Mais puisque j'ai la certitude que H... continue à entretenir des relations avec Catherine !

— Il ne fallait pas la reprendre, si vous aviez des doutes.

— Je ne les avais pas au moment où elle est revenue.

— Je vous le répète, vous ne pouvez pas absoudre de fait l'une sans pardonner à l'autre.

— Alors, autant me désister ?

— Oui, vous y serez toujours obligé. Mieux vaut donc garder le beau rôle.

— Si vous croyez que c'en est un d'être...

C...

— Rien ne le prouve, du moins présentement.

— Oui, mais tout m'incline à le supposer.

— Enfin, prenez une décision !

Après encore un long moment de réflexion, M. Sch... tente un dernier effort :

Ne pourrait-on pas, dans les attendus du jugement, et en admettant que je me désiste, déclarer que je ne pardonne pas à M. H... ?

Cette fois, il faut au Tribunal une longue délibération pour établir si la sentence peut contenir cette ultime marque de rancœur de la part du plaignant.

Et, pour en finir, les juges accordent à Sch... la faveur qu'il réclame.

Le mari retire alors, bien à regret, sa plainte, et il s'en va, seul, tandis que derrière lui son épouse et l'artiste se retirent côte à côte et en bavardant avec volubilité...

J. C.

### Supplice Japonais.

C'est toutes portes closes, sauf pour les correspondants de journaux, venus en nombre, étant donné la qualité de l'un des prévenus, que se jugea récemment cette affaire de mœurs bizarres.

Devant le tribunal, deux êtres. Deux vieillards presque. Lui, un homme dont l'intelligence avait été grande, les services rendus à son pays éminents. Riche, depuis sa retraite, il vivait en une gentil-homme gasconne, entouré de nombreux domestiques et d'une femme de charge.

Elle, c'est précisément cette femme de charge, chargée aussi d'ans et de rancœurs, maigre, sèche, vêtue de noir, le nez pincé, la bouche mince et l'œil mauvais.

Ce couple disparate est inculpé de délits divers : outrages à la pudeur, attentats aux bonnes mœurs, violences et sévices sur la personne de jeunes gens.

En fait, le grand accusateur en cette affaire a été la rumeur publique.

Il en est resté cependant assez, déduction faite de toutes calomnies, pour amener devant les juges, M. M... et sa gouvernante, plus deux témoins dont l'audition sera, d'ailleurs, sans grand intérêt.

Le procès, vivement mené, se déroule sans incident notable jusqu'au moment où, mise en demeure de s'expliquer sur certains détails, M<sup>me</sup> B..., la femme de charge, s'exclamera d'un ton aigre :

— J'ai, en effet, beaucoup de choses à dire...

Puis, tandis qu'on voit la pâle et jaune figure de M. M... passer au pourpre, ses yeux se tournent, implorants, vers la terrible vieille, enfin, les juges échanger un regard inquiet, la gouvernante se dresse, s'affermir et révèle :

— En cinq ans, messieurs, je suis devenue l'esclave des passions lubriques de mon maître. Devant le juge d'instruction, j'ai fait l'impossible pour dissimuler les faits qui avaient fini par franchir les murs du château. Malgré toutes mes précautions, la vérité a transpiré. J'aurais pu encore aujourd'hui rester sur la réserve, mais je redoute plus un retour au logis avec tout ce qu'il comporte d'affreux pour moi et pour le malheureux M. M... que la peine qui me sera infligée après cette confession.

« Tant que mon maître, qui est veuf et sans proche parent, a occupé les hauts emplois que vous savez, je n'ai rien su de ses déportements. Il fréquentait dans les grandes villes des maisons très spéciales, où des femmes lui procuraient certaines sensations rares. Mais, chez lui, c'était un homme rigide, correct et sévère au point de m'obliger à mettre à la porte une femme de chambre un peu évaporée. Subitement, et ceci arriva quelque six mois après notre installation au manoir, tout changea dans la conduite de monsieur. Il faisait venir des fillettes du village, même des jeunes garçons, et, plus d'une fois, je fus obligée de remettre de fortes sommes aux parents pour qu'ils ne se fâchent point ou ne dénoncent pas tout à la gendarmerie.

« Il est vrai que les « dégâts » commis n'étaient pas grands. Monsieur se contentait d'assister à certains spectacles que ces jeunesse lui donnaient.

« Puis il en eut bientôt assez. Il fit alors venir de T... une femme dont j'ignore le nom, mais qui arriva avec tout un bagage de cravaches, de cordes, de crochets, d'ustensiles étranges, et même de poisons, je l'apprenais plus tard. Cette criminelle s'enfermait des journées entières avec monsieur et, le soir, lorsque la sonnette m'appelait dans la pièce où s'étaient passées des scènes épouvantables, je retrouvais mon maître les traits révoltés, avec des ecchymoses au cou, aux poignets, aux chevilles, enfin dans un état qui en disait long sur les pratiques de la mégère.

« Cela dura environ six mois. Enfin, un jour, la femme partit en oubliant son matériel au château. Monsieur parut se remettre, il s'intéressa à ses rosiers, à ses fermages, et je le crus guéri. Hélas ! pas pour longtemps. Et c'est là que se place le début de mes maux.

« Pour éviter au malheureux une compagnie du genre de la femme sans mœurs qui en avait fait un pantin, je me laissai convaincre par mon maître, j'acceptai de l'attacher avec des cordes, qu'il exigeait bien serrées, autour des chevilles et des poignets, sur une planche, puis de le faire souffrir en lui enfonçant des aiguilles dans la plante des pieds, dans les joues, dans la peau de la poitrine...

Le tribunal, à bout de force, doit interrompre la déposition de la femme de charge qui entrain dans des détails à faire reculer d'horreur un exécuteur oriental.

Toutefois, on lui fait avouer qu'en dehors des pratiques étranges auxquelles elle se livrait soi-disant pour que son maître ne tombât pas en de plus mauvaises mains, elle lui procura, à plusieurs reprises, quelque jeune fille des environs dont le rôle consistait simplement à obéir aux désirs anormaux, mais sans dangers physiques, du misérable pensionné.

Et, après plaidoirie des avocats qui plaident les circonstances atténuantes, en raison de la maladie de l'un et du dévouement obscur de l'autre, les juges rendent une sentence très indulgente : trois mois de prison avec sursis pour chacun des prévenus. Ils ajoutent qu'en raison de l'état des inculpés, leur séjour dans une maison de santé serait souhaitable.

J. C.

## Fiancée d'un presque prince



On se souvient de cet Anglais, Clarence G. G. Haddon, qui se prétend le fils naturel du duc de Clarence, frère défunt de l'actuel roi d'Angleterre, et, par le chantage, a tenté de faire reconnaître ses droits. Cet Anglais est actuellement fiancé avec une jeune fille nommée, Miss H. Murray, et, si l'on en juge par son sourire, celle-ci ne serait pas fâchée d'entrer, par la porte de gauche, dans une famille royale. (I. P. S.)

Direction - Administration - Rédaction  
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

### ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE —	Un an (avec primes) —	50 fr.
	Un an (sans primes) —	37 fr.
	Six mois —	26 fr.
ÉTRANGER —	Un an —	65 fr.
	Six mois —	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

**GALERIES BARBES MEUBLES**  
VOIR EN DERNIÈRE PAGE



# Pour la Gloire d'une Femme



Figurante de music-hall.

Budapest. (D'un de nos correspondants.)

CET homme que vous voyez assis sur une banquette du fond, en train de lire le journal, c'est l'oncle Battaszéky, le dernier des bohèmes.

— Le fameux Louis Battaszéky ?

— Lui-même. Il est l'hôte le plus assidu du New-York, dont il constitue la première attraction.

Deux consommateurs venaient de s'asseoir devant une des tables de marbre du grand café littéraire de Budapest.

A ce moment, dans le petit groupe qui entourait l'oncle Battaszéky, en train de pérorer comme de coutume, sans perdre une bouchée d'un copieux sandwich à la moutarde, un mouvement se produisit. On s'écartait pour laisser passer une jeune femme qui venait d'entrer dans le café. C'était une grande fille de dix-sept à dix-huit ans, fine et jolie, aux cheveux noirs ondulés et bouclés, dont la grâce venait surtout de la fraîcheur ; un nez légèrement retroussé et aux narines fines lui donnait un air assez espiègle, que démentait malheureusement le regard dur et froid.

La nouvelle venue s'assit à la table du roi de la bohème et, s'étant accoudée au dossier de sa chaise, elle fit du regard le tour de la salle. Ses yeux rencontrèrent successivement ceux de tous les consommateurs, qui étaient tournés vers la table de l'oncle Battaszéky. Il y avait là non seulement des gens de lettres, mais aussi et surtout des étrangers, des badauds, venus pour respirer un instant l'atmosphère intellectuelle de Budapest. La jeune femme, l'air sombre, se tourna vers le vieux Bohème :

— Et dire que tous ces gens-là sont venus pour te regarder, oncle Louis ! jeta-t-elle avec dépit et colère.

Battaszéky esquissa un sourire gêné. Puis, comme s'excusant :

— Qu'en sais-tu, ma petite Lenke ? Peut-être sont-ils venus pour contempler ta grâce. Une jolie fille a, partout, plus de succès qu'un bonhomme de soixante ans.

Mais Lenke secoua avec dédain sa tête bouclée :

— Tu sais bien que je ne suis qu'une inconnue dans cette grande ville !

— Tu as pourtant eu ton heure de célé-



Lenke Szönyi, pour qui le vieux bohème tenta de se suicider.

brité. Tu as été, l'an dernier, championne européenne du yo-yo !

— Fameuse gloire ! dit-elle, en haussant dédaigneusement les épaules. Si seulement j'étais aussi connue que toi !

Puis la mode avait rejeté le yo-yo dans l'oubli, et avec lui le nom de Lenke Szönyi, sa prêtresse. La jeune fille avait tout de même réussi à trouver un petit engagement dans un music-hall ; on la vit d'abord étaler sur la scène la joliesse de sa jeune nudité ; puis elle obtint, gravissant un échelon dans la carrière des petites actrices, de jouer un petit sketch où elle paraissait comiquement coiffée d'un chapeau haut de forme enveloppé de plumes d'autruche et chaussée de bottes de jockey, la taille prise dans un pourpoint de velours et maniant le fouet comme un piqueur. Elle avait même pu, dans un petit théâtre d'été, tenir, pendant quelques soirs la vedette d'une opérette ; mais le succès n'avait pas souri à cette petite œuvre.

Après la gloire éphémère, l'ambitieuse Lenke n'avait pu, en effet, que jouer de petits sketches dans un théâtre moribond :

— Ah ! ne cessait-elle de soupirer, si jamais, un seul jour, mon nom pouvait paraître en manchette dans un journal, je suis sûre que je pourrais faire ensuite la conquête de tout Buda.

Et le vieux Battaszéky l'écoutait avec tristesse, les yeux fixés sur sa jolie figure où l'ennui mettait une ombre. Si Lenke avait pris la peine de regarder les yeux de son vieil ami, peut-être y aurait-elle lu, à cet instant, plus que de l'amitié...

En effet, le dernier des bohèmes aimait... En silence, comme un tout jeune homme qui n'ose point déclarer sa flamme, mais avec le désespoir d'un vieillard à qui l'amour est interdit et qui craint le ridicule, il adorait la petite fille qui, puérilement, venait chaque jour à sa table du New-York, lui conter ses déboires de débutante...

Quelques mois avaient passé ainsi. Un soir, Lenke en arrivant au New-York eut la surprise de n'y point trouver son ami. La table était vide ! Le fait était si rare que

les garçons, les clients, le patron s'inquiétaient d'une telle absence. Seulement, comme on ignorait l'adresse de Battaszéky, nul ne pouvait aller prendre de ses nouvelles. La soirée fut triste ; mélancoliquement, devant un café froid, Lenke attendait. Soudain, comme minuit sonnait, un commissionnaire s'approcha d'elle :

— Une lettre pour vous, mademoiselle.

La jeune femme, étonnée, décacheta l'enveloppe et, avant d'avoir lu la première phrase, ses yeux coururent à la signature : c'était celle de l'oncle Louis. Que pouvait-il lui vouloir ? C'était bien la première fois qu'il lui écrivait. Mais, à peine eut-elle parcouru la première ligne qu'elle poussa un cri de surprise :

« Je t'aime, ma chérie, avait en effet écrit le sexagénaire. Je n'ai rien à te donner, que ma vie, et tu l'auras pour ce qu'elle vaut. Le vieux Battaszéky est assez connu dans ce sacré vieux Budapest, la jeune fille pour laquelle il se tue est sûre de voir son nom en manchette partout. Je te donne donc ma vie, à la place de diamants et de bijoux et j'espère, ma bien-aimée, que je t'aurai aidée un peu pour la grande carrière qui t'est réservée. »

Dire le désespoir de Lenke est impossible. Elle désirait la gloire, la petite actrice, mais, en un instant, elle venait de comprendre qu'il y avait quelque chose au-dessus de la gloire éphémère des planches : la tendresse profonde d'un vieil homme dont le cœur avait magiquement rajeuni aux feux de l'amour.

Pendant qu'elle pleurait, effondrée sur la table, la lettre passait de mains en mains et tous les assistants regardaient la jeune fille avec un intérêt soudain :

— Il faut aller chez le commissaire, dit quelqu'un, alerter les journaux.

Mais journaux et commissaire étaient déjà prévenus. Eux aussi avaient reçu une lettre : « Je ne serai plus au nombre des vivants quand vous recevrez ce billet. La vie m'est un fardeau. Je ne suis qu'un vieil homme inutile. J'aime une merveilleuse jeune fille, une grande étoile théâtrale de l'avenir. Un vieux raté de soixante ans ne peut vivre

Louis Battaszéky, le dernier des bohèmes, qui décida de se sacrifier pour la gloire de son amie.



Lenke Szönyi, actrice d'opérette.

auprès des éblouissantes promesses de ses dix-sept ans. Ne me cherchez pas, j'ai mis fin à mes jours. »

On ne tarda pas à savoir que Battaszéky avait mis à exécution son projet de suicide publicitaire à quelque deux kilomètres de Budapest, dans une prairie située non loin de Szolnok. On l'avait retrouvé sans connaissance, près du talus bordant une route, le dos appuyé au tronc d'un pommier. Le sourire aux lèvres, le monocle sur la poitrine, il semblait présider encore un de ces débats littéraires qui faisaient les beaux soirs du New-York. En s'approchant du vieux bohème qui avait voulu, comme aux beaux temps du romantisme, donner sa vie pour la gloire de sa bien-aimée, les policiers, malgré l'habitude professionnelle, se sentaient saisis par l'émotion, mais l'un d'eux, s'étant penché tout à coup sur le corps s'écria : « Le cœur bat ! Il vit ! »

On se hâta de transporter Battaszéky à l'hôpital. Là des soins énergiques le rapelèrent rapidement à lui. Il ouvrit les yeux et, souriant, raconta qu'il avait avalé le contenu d'un tube de véronal :

— Le contenu... entier ? demanda un des enquêteurs, qui avait attendu son réveil. Le policier sceptique, déclara alors que « cette idylle pourrait bien se terminer ailleurs qu'à la mairie ».

En effet, cependant que les journaux consacraient des colonnes au geste sentimental du dernier bohème et que toutes les âmes sensibles s'attendrissaient sur ce délicieux roman, la police poursuivait une enquête minutieuse, vérifiait l'emploi du temps de Battaszéky durant sa disparition, recherchait où il avait acheté le tube de cachets de véronal.

Mais, en sa naïveté de poète, Battaszéky avait-il montré la prudence d'un vieux renard ? Ou bien avait-il réellement cherché la mort ? Toujours est-il qu'on ne trouva contre lui aucune preuve. C'est en triomphateur qu'on le reçut au New-York avec l'héroïne de ce « drame », la toute jolie et toute heureuse Lenke. — heureuse du retour du vieil homme qui avait voulu se sacrifier à sa gloire, et aussi du bel engagement que lui avait procuré le bruit fait autour de son nom.

V. LEROUX.



# UN DRAME DE MÉNAGE AMÉRICAIN

Ci-contre : Quand Sheldon Clark, fils d'un homme d'affaire, très connu en Amérique, rencontra Miss Audrey Smith, elle chantait et dansait dans un de ces vagues théâtres qui pullulent à Broadway. Elle en avait assez de cette existence : elle parvint à se faire épouser.

Au milieu : Fils d'un magnat du pétrole américain, Sheldon Clark était, lui aussi, à la tête d'une jolie fortune quand, à trente-cinq ans passés, il rencontra la girl de vingt ans qui sut le séduire et l'amener tout doucement au mariage.



En haut : C'est dans cette demeure princière de Paulsboro (New-Jersey) que devait se dérouler le drame. Frappée par son mari qui la soupçonnait justement d'infidélité, l'ancienne girl de Broadway répliqua à coups de revolver, tuant son époux.

Voici, dans l'hôpital, où six points de suture lui ont été nécessaires, l'ancienne actrice inculpée de meurtre sur la personne de son époux. Il est probable que Mrs Clark sera condamnée, le drame ayant eu pour origine la jalousie justifiée du mari.

Quand Sheldon A. Clark, âgé de trente-cinq ans, fils du vice-président de la puissante compagnie pétrolière qu'est la Sinclair Refining Co et lui-même riche, épousa Audrey Smith, danseuse de Broadway et théâtrale dépourvue d'autre talent que de charme et de jeunesse (elle avait alors vingt ans) tout le monde dit, à Paulsboro, où habitaient les Clark : « Une Gold Digger (chercheuse d'or) encore qui réussit ! Ça ne pourra pas durer... »

Effectivement, Audrey Smith Clark avait bien mené sa barque. Elle en avait assez des petits théâtres, de la misère dorée et des rudoiements des managers. Elle voulut être une « dame ». Elle le pouvait, Clark étant assez amoureux pour épouser.

Pendant plusieurs années, l'ancienne girl se tint très tranquille. On l'appelait « Madame » ; elle était parfois conviée à des dîners d'affaires ; elle avait de beaux bijoux et une auto. Que demander de plus ?

Mais un homme survint... On ne sait rien de lui. Pas même son nom. La police l'a convié discrètement à expliquer son rôle. Il était l'amant de Mrs Clark.

Et, un jour, le drame éclata. Clark a su quelque chose. Il est nerveux, préoccupé. Après le dîner, il prie sa femme de l'accompagner dans la salle de billard.

C'est alors l'explication brutale. Les mots portent. Clark est pâle de rage. Elle de nier, éperdument, même l'évidence. Elle n'a pas envie d'un divorce, n'est-ce pas, qui la renverrait à Broadway !

Finalement Sheldon Clark, au paroxysme de la colère, s'empare d'une queue de billard, en assène un coup violent sur la tête de sa femme. Le sang jaillit. Tenant à deux mains sa tête aux cheveux gluants de sang, l'épouse se sauve vers sa chambre, y prend un revolver, revient, tire...

Le cœur traversé, Sheldon Clark meurt en quelques secondes. Audrey Smith Clark, elle, s'en tire avec six points de suture.

Mais, à l'hôpital où elle s'est vu transporter, la meurtrière est sous la surveillance de la police.

## On accuse, on plaide, on juge...

Quand ces demoiselles se promènent.

Un bijoutier parisien s'aperçoit que sa clientèle disparaît peu à peu... Pourtant, en sa vitrine, les diamants brillent toujours de mille feux sur le velours bleu des écrins, les perles laiteuses et nacrées forment toujours des colliers parfaits, les rubis de sang sont impeccables et les saphirs étoilés semblent garder une parcelle de lumière en leur pointe bleue...

Pourtant, les jolies femmes ne s'arrêtent plus devant les vitres étincelantes, les hommes n'entrent plus demander le prix d'une bague ou d'un bracelet. Pourquoi ? La crise ? Oui, évidemment, mais tout de même cette absence complète de la clientèle est invraisemblable et doit avoir une autre raison que la crise.

Laquelle ? Le joaillier chercha longtemps et finalement trouva : il assigna son propriétaire en résiliation de bail et cent mille francs de dommages-intérêts... Mais en quoi, pensez-vous, le propriétaire est-il responsable des mauvaises affaires de son locataire ? Oyez donc l'assignation — originale — que l'édit locataire adressa au propriétaire, lequel, il faut bien l'avouer, dut en être éberlué !

« Attendu, dit cette assignation, que le sieur X... bijoutier, s'aperçoit depuis plus d'un an que son commerce périclité... »

« Attendu qu'après avoir pensé que la crise économique dont souffre la France était responsable de cette disparition totale de sa clientèle, M. X..., après enquête, s'est rendu compte que cette crise n'était pas la seule responsable de cette disparition, laquelle incombe en partie aux personnes qui arpentent le trottoir devant sa maison. »

« Attendu que le sieur X... a, un jour, téléphoné au marquis de Z..., son client, pour le prier de venir examiner un solitaire exceptionnel qui pourrait être destiné à une bague que le marquis désirait offrir à sa femme, le client se refusa à venir chez son bijoutier en lui disant : « Je regrette beaucoup, monsieur, mais je n'irai plus chez vous, on ne peut pénétrer dans votre magasin sans être accosté par une demoiselle de mauvaise vie qui vous offre ses services et cela me déplaît. »

Ce marquis est un homme pudibond. « Attendu, continue l'assignation, que différents clients ont tenu le même langage au bijoutier, qui a requis un huissier pour faire constater que le trottoir était, devant sa boutique, occupé par des femmes aux mœurs spéciales qui arrêtaient les promeneurs et les injuriaient lorsqu'ils refusaient leurs services. »

« Attendu que cet état de choses cause à M. X... un préjudice considérable, que de plus, lui-même ne peut entrer ou sortir de son magasin sans être hélé par une de ces « demoiselles. »

« En conséquence, le sieur X... demande la résiliation de son bail et cent mille francs de dommages-intérêts. »

Mais le tribunal saisi de la requête de ce vertueux bijoutier qui a perdu ses non moins vertueux clients n'a pas cru devoir y répondre : il a jugé avec quelque raison que le propriétaire n'était pas responsable des indésirables promeneuses qui s'arrêtaient devant la vitre pour admirer, d'un oeil, les diamants et, de l'autre, cligner d'un air prometteur vers le « client » possible.

## Étrange problème policier

On vient de nommer, à Londres, les futurs inspecteurs de la police criminelle chargés de réorganiser le département des recherches judiciaires.

La méthode inaugurée par Lord Trenchard pour choisir parmi les candidats à ces postes n'a pas peu étonné les détectives de Scotland Yard.

« Quelle est la différence entre Hitler et Mussolini ? », telle était la question surprenante qu'on avait adressée, lors des épreuves orales, à un candidat policier déjà fort expérimenté.

D'autres candidats ont eu à répondre à diverses questions aussi étranges, sans qu'on leur demandât, à leur grand étonnement, la preuve de leurs capacités professionnelles.

Ces nouveaux inspecteurs auront à étudier, chacun dans son district, la courbe du crime et à préparer un plan destiné à prévenir, autant que possible, les attentats criminels. A cet effet, ils s'attaqueront au problème du crime dans son ensemble, sans s'appesantir sur des cas particuliers.

La méthode de Lord Trenchard est peut-être bonne, mais il faut avouer que son questionnaire des candidats détectives est particulièrement original.

## L'HOMÉOPATHIE

la nouvelle science qui guérit ; des milliers de malades chroniques ont été guéris par l'Homéopathie, même dans des cas jugés incurables jusqu'ici. Le livre « COMMENT VOUS GUÉRIREZ » contient des renseignements précieux sur l'Homéopathie. Envoi contre 1 fr. par les Laboratoires Homéopathiques, Dr MADAUS, 25, Rue Simon, METZ (Moselle).

« Attendu, a ajouté le tribunal, que la rue habitée par M. X... est, tous les Parisiens le savent, fréquentée par des « professionnelles de l'amour » (sic) que le bijoutier ne pouvait ignorer ce détail et qu'il est mal fondé à se plaindre à présent, en conséquence, rejette sa demande de résiliation de bail de même que celle de dommages-intérêts et l'en déboute. »

Pauvre bijoutier ! le voilà condamné à demeurer dans sa boutique désertée, tandis que devant ses bijoux dédaignés s'arrêtent « les demoiselles de perdition » en quête d'amateurs.

## Le chauffeur était entreprenant.

— Monsieur le président, j'ai eu peur, très peur, car je suis sûre que cet homme en voulait à mes bijoux.

— Que non pas, monsieur le président, je suis un honnête homme, j'en voulais seulement à... à... la vertu de Mademoiselle !

Tel est le dialogue qui s'échangeait l'autre jour à la 12<sup>e</sup> chambre correctionnelle entre une jeune artiste plaignante et un chauffeur de taxi qui, la ramenant, une nuit, du théâtre à son domicile, avait subitement arrêté sa voiture et quitté le volant pour entrer dans le taxi.

Que s'était-il passé à ce moment ? « Il a voulu profiter de l'isolement pour me prendre mes bijoux », dit la demoiselle qui poursuit l'homme du volant en correctionnelle.

Mais celui-ci rétorque qu'il ne voulait pas les bijoux, mais seulement... un baiser. Un passant attiré par les cris de la nocturne voyageuse mit fin à la scène : il vit l'artiste se débattre dans les bras du chauffeur, mais ignore évidemment les intentions de celui-ci.

— Les renseignements fournis sur votre compte sont bons, dit le président. On se demande pourquoi vous vous êtes livré à cette agression ?

Le chauffeur, un brave homme tout rougeaud, se défend avec énergie :

— Ce n'était pas une agression... C'était un hommage : il faisait beau cette nuit-là, monsieur le président, une belle nuit pleine d'étoiles...

Ce chauffeur a l'âme lyrique ! — J'ai pensé qu'il y avait dans ma voiture une belle même...

— Soyez correct, intervient sévèrement le président.

— J'ai pensé, recommence docilement l'homme du volant, qu'il y avait dans ma voiture une belle poule !... enfin... une jolie gosse... enfin, quoi, une femme qui me plaisait !

— Très flattée ! murmure rageusement la partie civile.

— Alors, continue le coupable, je n'ai pas su résister, j'ai voulu l'embrasser, oh ! l'embrasser seulement, c'est tout, je vous le jure, monsieur le président !

Ce désir d'un baiser... rien qu'un baiser, comme dit la chanson, valut au chauffeur trop entreprenant cent francs de dommages-intérêts :

— Ce n'est pas vrai, dit encore la demoiselle du cinéma, ce n'est pas un baiser qu'il voulait... c'était mon collier de perles !

SYLVIA RISSER.

## Justice soviétique

Dans l'Union des républiques socialistes soviétiques, tous les juges ou jurés sont des travailleurs et sont élus au suffrage universel. Chaque année, des milliers de Russes sont ainsi appelés à rendre la justice.

Le régime pénitentiaire de l'U. R. S. S. n'est pas basé sur la répression, il est conçu entièrement sur le relèvement moral des condamnés par l'éducation et le travail, du moins est-ce là son objectif.

Dans chaque prison, il existe des ateliers, des écoles d'apprentissage. Les détenus qui acceptent de travailler voient leur peine réduite d'un tiers et ils touchent le salaire syndical de leur corporation et, après avoir prélevé les sommes nécessaires à leur entretien, ils peuvent amasser un pécule ou venir en aide à leur famille.

On instruit les illettrés et chaque prison possède une importante bibliothèque. Fréquemment, des conférences morales, politiques et économiques et des séances cinématographiques sont offertes aux prisonniers, qui peuvent librement causer et fumer et ont la faculté de conserver leurs vêtements personnels. Quand ils sortent de leur geôle, un office spécial leur procure du travail.

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous preniez, demandez moi livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (188 TAR.) Londres W1



# Avec les ÉCUMEURS de CHINE des MERS

Non, la piraterie, la grande, la vraie piraterie, celle qui se livre sur mer n'est pas morte. Certes ! l'Atlantique, la Baltique, la Méditerranée sont à jamais purgés, depuis un siècle, des corsaires, des vikings et des barbaresques, mais avez-vous songé aux scènes qui se déroulent parfois sur le Tropique d'Asie, alors que le soleil plonge, loin derrière la ligne d'horizon, sur les mers de Chine ?

Il n'y a pas cinq ans, je fus le témoin stupéfait de certains actes de piraterie. A croire que la roue du temps tournait à contre sens...

Si je me décide à vous en parler aujourd'hui, c'est qu'une information venue de Hongkong m'apprend l'exécution en cette ville de Fong Tchen, pirate moderne à la peau citronnée, aventurier aux entreprises étonnantes de force et de hardiesse et, pour ne rien vous céder, un écumeur, dernier de la race, qui il y a seulement trois mois livrait combat devant Macao, sous les canons du fort de Hongkong, à un cargo britannique dont il s'empara, équipage et chargement compris.

Du haut du rocher de Hongkong, et tandis que les croiseurs mouillés en rade, surveillant le trafic souvent louche des jonques et des sampans qui descendent la Rivière des Perles, on découvre au nord-est, une chaîne de collines abruptes qui ourle la côte toute pailletée de soleil.

Une lourde chaleur impose à tous, négociants chinois, midshipmen britanniques et amateurs de sensations inconnues qui rôdent par ici, le sommeil. Mais chacun se contente de siestes frêles. Car il faut veiller. Jamais on n'est sûr que le feu est éteint sous le Tropique ; il couve sous la braise. Parfois un souffle vient ranimer les flammes. Le 13 novembre 1929, 5 qui montent la garde sur les glacis ont alors de la besogne pour plusieurs nuits.

Ces collines sont cause de la grande peur qui déferle, à intervalles irréguliers, dans les rues de Hongkong. C'est qu'elles abritent dans leur base évasée l'ancre de pirates faméux, aux origines multiples. Et l'on sait très bien que chaque jonque porte en elle de menaces...

J'ai visité ce nid, Bias-Bay. J'y ai même séjourné trois semaines au milieu de Chinois, d'Indous, de Malais, de Birmans, de Laotiens, de négroïdes et de blancs, jolie mosaïque de races — dont la société s'est débarrassée en les jetant par-dessus bord. Là finit le monde civilisé...

Imaginez une baie en forme de fer à cheval dont les deux extrémités, très resserrées, s'ouvrent sur la mer par un mince goulet protégé par des escarpements inattaquables. Au fond, un quai de pierre s'insinue, miteux et délabré, entre la double rangée des sampans couplés, des voiliers aux entoilages triangulaires et une centaine de bicoques malodorantes piquées, ça et là, au milieu d'une végétation maigre et stérile. L'endroit est sinistre et plus encore que vous ne le supposez.

Tout ce qui est lié des populations asiatiques, tout ce qui a quelque chose à se reprocher, tout ce qui a échappé à une rapide et sommaire exécution est venu, d'instinct, se réfugier à Bias-Bay et grossir les rangs de la flibuste du Tropique. Mêlés aux peaux jaunes et bronzées, se silhouettent des types d'Européens au passé chargé, aux désirs terrifiants. Ils vont, comme les autres, le torse nu et les jambes serrées dans de courts pantalons faits de plus de trous que de pièces. Ils attendent quoi ? Qu'un de ces macaques aux échine de tireur de pousses, mais riches de yens et de dollars, se décide à leur fréter un méchant vapeur,

une jonque de 150 tonneaux, n'importe quoi : une barque pontée au besoin.

Ce genre d'affaire à participation se présente assez souvent. Il suffit qu'un cargo soit signalé au large pour qu'aussitôt les sampans s'en aillent rôder dans son sillage. Et ceux qui restent grimpent aux creux des rochers et regardent au loin trembloter des feux à peine perceptibles.

En décembre 1933, deux bâtiments chinois furent arraisonnés de la sorte, ramenés à Bias-Bay et revendus à leurs armateurs. Quant aux simples jonques qui disparaissent, on ne les compte plus. C'est à peine croyable !

Or donc, Fong Tchen, un Mongol douillet, aux yeux à peine bridés, à l'allure fausement débonnaire, considérait la piraterie comme la seule chose tolérable d'ici-bas. Il est juste de dire qu'il y excellait. Personne plus que lui n'était capable de rassembler un capital et un équipage pour s'emparer des navires battant pavillons de toutes nations. Il avait dans sa main les notables locaux, et les mandarins se vantaient que Fong Tchen fut de leurs amis. Toutes les fois qu'il jetait l'ancre à quai, il y avait à Bias-Bay de la joie pour toute la population.

De temps à autre, les Français, les Anglais ou les Hollandais faisaient leur possible pour mettre un terme à ses exploits. Vingt fois on le traîna devant les tribunaux et son cas fut même évoqué à la Cour Suprême de Nankin, mais tous ces efforts étaient contre-carrés par les riches notables des environs. Ceux-ci étaient, en effet, parties dans les entreprises de Fong Tchen et beaucoup d'entre eux, en tant que mandarins, donc de juges, trônaient dans les commissions chargées d'enquêter sur les faits de piraterie invoqués.

Il faut vous expliquer que chaque coup de main contre les bateaux d'autrui est précédé de beaucoup de marchandages et de négociations entre l'auteur du projet et ceux qui le subventionneront. Capital à réunir, bande à recruter, etc... Ensuite, il convient de choisir une victime acceptable, s'inquiéter des informations utiles, prévoir une cachette pour la cargaison et les prisonniers.

Bien entendu, la tâche la moins commode est encore celle qui consiste à mettre le grappin sur la proie tant convoitée, objet de ces importantes délibérations.

Les proies, elles ne manquent pas ; la ligne Canton-Changhai est sillonnée par de nombreux transports gonflés de soie, de laque, d'opium, d'armes, de bois de tek et de marchandises de toutes sortes.

Le butin du Hsin Wah capturé le 9 janvier 1929 rapporta 25 000 livres sterling ; celui du Hsin Chi, qui, le 17 juillet 1929, descendait des pêcheries, 120 000 ; celui de l'Ankling, 100 000 tout rond, le 2 février 1930.

Il y a des risques, c'est certain.

Une fois qu'il rentrait bredouille à Bias-Bay à bord de son vapeur le To, qui signifie *Energie*, Fong Tchen, à ce qu'il me raconta, et le fait me fut certifié à la vice-amirauté de Hongkong, trouva la baie occupée par trois sous-marins britanniques en émergence. Virant de bord avec une audace surprenante, il réussit, en longeant la côte, pleine d'anfractuosités, à échapper à ses poursuivants.

Il fut moins heureux à quelque temps de là.

Un sous-marin, le L-4 en patrouille dans la baie vit arriver un long courrier de fort tonnage, l'*Irène*, capturé le matin même par notre incorrigible Fong Tchen. Il naviguait tous feux masqués et ne répondit pas aux

sommations. Un obus dans la chambre des machines et le bâtiment se mit à couler.

Les matelots britanniques organisèrent aussitôt un va-et-vient entre l'*Irène* et la côte toute proche, et 226 passagers furent déposés sur la terre ferme. Inutile de dire que, comme en d'autres circonstances analogues, la population de Bias-Bay s'était réfugiée sur les hauteurs et se gardait de coopérer au sauvetage.

Si Fong Tchen s'en tira cette fois encore, huit écumeurs de son équipage furent arrêtés et pendus dans la prison de Hongkong.

L'*Irène* appartenait à des Chinois ; ceux-ci s'en prirent non aux pirates, mais au commandant du L-4 qu'ils rendaient responsables de la perte de leur navire. De leur côté, les autorités chinoises poussèrent de hauts cris. Elles n'admettaient pas cette immixtion d'une puissance étrangère dans la police de leurs eaux. Mais Hongkong, soutenu par l'Amirauté britannique, tint bon et complimenta le commandant du L-4 des résultats de son opération. Cependant la diplomatie dut intervenir, car c'est un fait que les puissances européennes qui veillent sur le Pacifique n'ont jamais pu s'entendre et qu'elles se jaloussent mutuellement. On ne revit plus de sous-marin anglais devant Bias-Bay et le brigandage sur mer reprit son cours un moment interrompu.

Toutefois, Fong Tchen, qui en restait l'animateur incontesté, eut recours à de nouvelles méthodes.

Presque coup sur coup, le navire côtier norvégien *Solriken* tomba entre ses mains. Le capitaine Jastoff qui ne se rendait pas assez vite fut tué à son banc de quart. Sur l'*Enking*, une salve à bout portant nettoya la passerelle, causant la mort de deux officiers et de sept matelots. Le capitaine mécanicien assommé dans la chambre des machines fut ranimé et pansé, car les pirates, qui n'entendaient rien à la conduite des moteurs Diesel dont l'*Enking* était muni, avaient besoin de quelqu'un qui pût conduire le bateau jusqu'à Bias-Bay.

Comment Fong Tchen s'y prenait-il pour s'emparer des navires à sa convenance ?

Il voulut bien me fournir là-dessus les précisions désirables un jour que, sur le pas de sa maisonnette toute pleine de voiles, de filins et d'armes, nous laissions fuir le temps comme l'eau de ce ruisseau qui coulait à nos pieds à l'ombre des grandes palmes.

Fong Tchen n'était pas un aventurier comme ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors. La plupart d'entre eux avaient généralement le physique de l'emploi, et leur mentalité, d'ailleurs, n'était pas pour les racheter. Dix minutes de conversation vous fixaient sans erreur possible. Avec lui, on se sentait dérouter.

Aucun raisonnement n'avait plus cours, quand, après une anecdote stupéfiante, mais vraie et qui trahissait de sa part en même temps qu'une bravoure peu commune une cruauté à vous faire dresser les

cheveux, il vous expliquait posément qu'un beau coucher de soleil sur le mystère des temples de l'Insulinde lui arrachait des larmes des yeux et que la seule vue d'un Britannique lui donnait l'envie de faire sauter Hongkong. Et l'éclair indompté, aigu comme un poignard, qui brillait alors dans ses pupilles cendrées ne permettait pas de douter qu'il l'eût fait.

Le torpillage de l'*Irène* par le L-4, me dit-il, est une chose mémorable ; un mince accident de ma carrière, cependant, comparé à l'échec sanglant que j'essuyai sur le *Sam Nam Hoi*.

Voyez cette main — Fong Tchen secoua sa main gauche où manquaient le pouce et l'index — un coup de *bony knife* y a fait le petit travail que vous pouvez admirer. Le bras d'un officier du *Sam Nam Hoi*, un bateau affrété par les Anglais pour le service Singapour-Séoul, en Corée, tenait le *bony knife*. J'ai tué l'officier et coupé le bras. Mais ceci n'est rien.

Donc, inaugurant un nouveau plan d'attaque qui devait, par la suite, me donner toute satisfaction, je m'étais embarqué avec une quarantaine d'hommes à bord du *Sam Nam Hoi*, à son escale de Macao.

Il faut vous dire que les imbéciles de mandarins qui subventionnaient cette opération m'avaient marchandé les subsides à une piastre près. Dans ces conditions je n'avais pu recruter qu'un personnel douteux, ne manquant pas de mordant, certes ! mais à peu près dépourvu de cette bonne vieille expérience du combat sur mer qui fait la force d'un équipage. Des *kangs* (1) quoi !

(Suite page 14.) MAURICE LAPORTE.

(1) Des garçons négligents, sans valeur.

Bateau désarmé et remorqué jusqu'à Hongkong.

La rivière La Perle.

La côte chinoise près de Bias-Bay.





# Une autre mort mystérieuse

## LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE CANTONI

En juin 1931 avaient lieu des manœuvres combinées d'infanterie alpine et d'artillerie de montagne.

Comment le « suicidé » de Nice a été assassiné.

La mort tragique de l'infortuné conseiller Prince a suscité les hypothèses les plus diverses et qui semblaient toutes invraisemblables. Hélas ! son malheureux cas, qui a causé dans tout le pays une si profonde émotion, n'est cependant pas, également, inexpliqué.

Le sergent Cantoni, qui jouait le rôle de l'espion, était tout, mais tout, est resté le même.

La presse lui a-t-elle consacré quelques lignes incriminées et révélatrices. En vain, les enquêteurs ont tenté de le pénétrer. C'est un drame effarant de l'espionnage.

Déjà, nous avons pu lire que le sergent Cantoni, qui jouait le rôle de l'espion, était tout, mais tout, est resté le même. La presse lui a-t-elle consacré quelques lignes incriminées et révélatrices. En vain, les enquêteurs ont tenté de le pénétrer. C'est un drame effarant de l'espionnage.

Le mystère persistait. Et on semblait vouloir qu'il persistât.

Aujourd'hui, nous savons, sur cette affaire, les détails qu'une minutieuse enquête a pu nous révéler. Le sergent Cantoni ne s'est pas tué, il a été assassiné.

Il a été assassiné parce qu'il avait fait son devoir de soldat en signalant à ses chefs les coupables agissements d'agents de l'espionnage ennemi.

Il importe que justice soit faite et que l'honneur soit rendu à sa mémoire.

Voici les circonstances qui ont précédé et causé la trépas du sergent Cantoni. C'est un extraordinaire roman qu'on croirait écrit par l'imagination d'un conteur d'aventures policières ou d'un auteur de films de cinéma.

Une idylle pendant les manœuvres.

En juin 1931 avaient lieu des manœuvres combinées d'infanterie alpine et d'artillerie de montagne dans la région des Alpes. Le 141<sup>e</sup> R. I. A. participait à ces exercices.

Le sergent Cantoni, alors tout jeune sous-officier, était adjoint au fourrier et s'occupait avec lui de la préparation des cantonnements.

L'autorité militaire faisait exercer une surveillance nécessaire et d'ailleurs habituelle, à l'occasion de ces manœuvres qui, en cette région, attirent de suspectes curiosités étrangères. C'est ainsi que son attention avait été appelée sur les agissements d'un élégant habitant de Nice et de ses environs qui se faisait appeler le comte de N... et qui était fort répandu dans la haute société des hivernants.

Celui-ci suivait les manœuvres avec l'apparence d'un simple curieux. Il recherchait l'occasion d'entrer en relations avec les officiers. Il était d'ailleurs accompagné de sa femme, élégante et charmante, dont la grâce était fort remarquée.

Le sergent Cantoni qui faisait le campement recherchait un emplacement pour les chevaux du 3<sup>e</sup> bataillon à Saint-Etienne-de-Tinée lorsque le comte, qui y possédait une villa, lui proposa son écurie. Ainsi, le jeune sergent entra en relations avec le couple.

Il ne tarda pas à tomber éperdument amoureux de la belle comtesse. Celle-ci, de son côté, partagea la passion du sous-officier.

M<sup>me</sup> N... Anita, avait épousé depuis quelques années le comte N... qui lui était apparu sous la forme d'un homme du monde accompli, et dont nul ne savait la situation ni les ressources.

Sans doute, la jeune femme avait-elle surpris bien des secrets troublants de cette existence. Peut-être était-elle inquiète de tant de dangers qu'elle devinait. Et comment aurait-elle pu ignorer les fâcheuses rumeurs qui couraient sur le compte de son mari ?

Bref, après plusieurs années de cour respectueuse que lui fit le sergent Cantoni, elle agréa plus familièrement ses hommages. Et, voulant donner une forme honorable à

cette situation nouvelle, elle intenta contre son époux une instance en divorce, afin de pouvoir régulariser par un mariage ses relations avec le sergent.

C'est cette idylle amoureuse qui devait provoquer le drame et le faire précéder des plus romanesques péripéties.

Un homme mystérieux.

M. N... faisait partie de nombreux clubs alpinistes. Mais c'est surtout en solitaire qu'il se livrait à ce sport. Et la façon dont il le pratiquait inquiétait quelque peu l'autorité militaire. M. N... semblait excuser principalement dans les lieux qui sont considérés comme des points stratégiques importants.

Des rapports précis avaient signalé sa présence sur les points qui constituent nos crêtes militaires. Et, notamment, au long des passages les moins fréquentés de la vallée de la Bévère, de Sospel, de Saint-Sauveur, de la vallée de Vésubie, de Saint-Martin, de Roquebillière et de Tantosque.

L'attention, en outre, avait été attirée sur lui au moment où des employés du consulat italien de Lyon avaient été pris en flagrant délit de trafic de renseignements militaires par la Sûreté générale.

M. N... qui paraît être sujet d'une nation étrangère de l'est, bien qu'il n'ait jamais donné de renseignements sur son véritable état civil, que sa femme elle-même n'était pas assurée de connaître, avait fort belle apparence. Il était grand, sportif, élégant et menait grand train de vie, habitant ordinairement Nice, parfois Paris, où il passait des mois entiers et, d'autres fois, s'absentant pour des voyages lointains et mystérieux.

La découverte de documents étranges.

C'est au cours d'une de ces longues absences que Cantoni fut reçu à la villa de Nice. D'ailleurs, les hôtes en étaient, à l'habitude, nombreux et interchangeables.

Il menait grand train de vie, habitant ordinairement Nice.

Anita a conté au sergent Cantoni, qui s'en est ouvert à l'un de ses amis, lequel ne veut pas être nommé, ses étonnements et ses angoisses, lorsqu'elle voyait sa demeure transformée en une sorte d'hôtellerie peuplée d'invités aux énigmatiques préoccupations.

Quels étaient ces hommes qui passaient ainsi, venant on ne savait d'où et repartant ensuite pour des destinations inconnues ? Les uns semblaient recevoir des ordres de son époux, les autres lui en donner.

Comment, disait-elle parfois, comment finira tout cela ? Le sergent Cantoni avait été prévenu par ses camarades de la responsabilité qu'il pouvait encourir à se mêler à un tel milieu. Mais, emporté par sa passion, ou, du moins, donnant cette apparence, il continua à fréquenter la villa de N...

Son plus intime ami estime que, dès cette époque, le sergent Cantoni avait déjà son plan. Et qu'il était résolu à surprendre et à dénoncer un nid d'espionnage.

Anita, elle, pense simplement que l'amour seul guidait le sergent et que ce sont les événements que nous allons dire et dont elle croit le caractère fortuit, qui lui apportèrent des renseignements précis.

Au cours d'une de ses visites, le sergent Cantoni découvrit dans un meuble de la villa des brouillons de notes qui paraissaient être des rapports et étaient appuyés de plans sommaires et de cartes d'état-major découpées et annotées.

Fut-ce le hasard seul qui lui fit découvrir ces documents ? Il est permis d'en douter. Il apparaît infiniment plus vraisemblable que Cantoni ne découvrit ces pièces qu'après les avoir cherchées. Ne peut-on se demander si elles ne lui ont pas été livrées par Anita elle-même, innocemment peut-être, car elle n'a jamais participé aux singuliers travaux de son mari.

Interrogée par Cantoni, selon ce qu'il en révéla à son ami, elle lui aurait répondu : — Ce sont des notes de voyage et d'excursions prises par mon mari en sa qualité d'alpiniste et de touriste. Du moins, a-t-elle ajouté, c'est ce qu'il m'a toujours dit quand je le voyais se livrer à ce travail.

Le sergent Cantoni, en possession de ces documents les avait emportés à la caserne pour en prendre connaissance et étudier leur intérêt avant de les communiquer à ses chefs.

« Vous êtes un espion ! »

Cependant, le roman amoureux se déroulait dans le même temps que le roman de l'espionnage.

Au cours d'un de ses voyages à Paris où il faisait des séjours parfois prolongés, N... avait emmené sa femme avec lui. Sans doute avait-il ses raisons où la jalousie n'était pas sa principale inquiétude.

Le sergent Cantoni et Anita correspondaient ensemble par le classique moyen de la poste restante. C'est au bureau du boulevard Rochechouart qu'Anita retirait son courrier clandestin. Mais N..., pour qui les subtilisations de correspondance n'avaient pas de secret, fit prendre par une complice les lettres de sa femme. Et il lut les épitres enflammées du sergent.

Sa colère fut froide et lucide. Il déclara à sa femme qu'il rejoignait Nice pour vingt-quatre heures « afin, dit-il, de régler cette affaire-là ».

La pauvre Anita, qui savait l'implicable résolution de son époux, resta seule à Paris, folle d'angoisse et de terreur.



# le me UR N TONI

A peine arrivé à Nice, N... fit donner un rendez-vous à son rival à la villa d'une dame amie que connaissait également le sergent, M<sup>me</sup> G....

Celui-ci s'y rendit à huit heures du soir, comme convenu.

N... l'interpella avec violence et chercha à l'intimider.

Mais le sergent, fils de Corse, résolu et courageux, lui tint tête.

— Je n'ai pas peur de vous, lui dit-il.

Alors N... tenta un autre moyen.

— Vous êtes militaire, lui dit-il, et d'un grade subalterne. Je préviendrai vos chefs !

— Moi, répondit Cantoni, je leur dirai que vous êtes un espion et je leur en apporterai la preuve !

Et il se retira, marquant un point sur son terrible adversaire.

## Un cambriolage à la caserne.

M<sup>me</sup> N..., ayant saisi la justice de son instance de divorce, une ordonnance du président du Tribunal lui accorda la garde des deux enfants qu'elle avait eus de son mariage avec M. N... et elle fut autorisée à abandonner le domicile conjugal.

N... répondit à ce coup en portant une plainte contre sa femme pour tentative d'empoisonnement. Bien qu'il ne pût appuyer cette accusation d'aucune preuve et même d'aucune présomption, il en profita pour demander la protection de la police et se prétendre victime d'une machination.

Mais, cependant qu'il employait toutes ces ruses machiavéliques pour éviter les conséquences de l'instance entreprise, Cantoni poursuivait sa chasse à l'espion.

Les documents qu'il avait trouvés ou subtilisés à la villa de N... ne lui laisserent aucun doute. Ce n'étaient pas là d'honnêtes notes de voyageur. Elles étaient relatives, manifestement à la perméabilité de notre frontière du Sud-Est et Est et aux possibilités d'invasion que permettaient les lacunes de notre défense militaire. On y notait des signes qui déterminaient les lieux de garnison de nos troupes entre Nice et Saint-Martin-de-Vésubie.

Le sergent Cantoni fit un rapport à ses chefs. Il se préparait à la remise des documents.

Un après-midi, quand il voulut les reprendre à leur place habituelle, dans un petit coffret de métal où il plaçait ses papiers personnels, il constata leur disparition. En outre, des lettres d'Anita avaient également disparu.

Une rapide enquête fit connaître qu'en l'absence du sergent Cantoni un « civil » s'était présenté au poste de police et avait demandé à lui parler.

Ce « civil » avait été vu au quartier en compagnie d'un autre sous-officier, le sergent M.... Celui-ci reconnut le fait et avoua même que ledit « civil » avait pénétré dans la chambre du sergent Cantoni dont il se prétendait l'ami sous le prétexte de reprendre un livre qu'il aurait prêté à celui-ci. Le « civil » ayant pénétré dans la chambre au moment où il prenait congé du sergent M..., celui-ci ne pouvait dire combien de temps ce « civil » y était demeuré seul. Mais, invité à faire connaître l'identité de cet indiscret visiteur, le sergent M... hésita avant de répondre. Sur l'insinuation de ses chefs, saisis de l'incident par Cantoni, il révéla qu'il s'agissait d'un inspecteur de la Sûreté dont il donna le nom.

En dépit d'une plainte formelle déposée

par Cantoni, le policier ne fut pas inquiet.

Il paraît qu'il prétendit avoir agi à l'inspiration d'un de ses chefs. Et, de fait, celui-ci, après l'insistance de Cantoni, fut frappé d'une peine disciplinaire. Suspendu d'abord, il fut ensuite déplacé avec rétrogradation de classe.

Le sergent M..., dont la bonne foi fut admise, ne reçut qu'une admonestation de son chef de bataillon.

Mais les documents-preuves avaient disparu.

## Avant le crime.

C'est maintenant sur le terrain conjugal que N... vainqueur de cette manche, porte la lutte. Il comprend qu'il lui faut reconquérir sa femme, sinon, il est perdu. Celle-ci parlera. Mais Anita refuse son pardon, reste sourde aux promesses comme aux menaces.

Alors N... fait enlever ses deux enfants. Un matin où ceux-ci, accompagnés d'une domestique partaient pour leur promenade coutumière, deux hommes sautaient d'une auto et s'emparaient chacun de l'un des deux petits, les entraînaient avec eux.

Le lendemain, un coup de téléphone apprenait à Anita affolée que les deux enfants étaient en bonne santé, mais qu'ils allaient partir pour l'étranger.

Anita, éperdue, prend le train, arrive à Paris où elle retrouve son mari :

— Trop tard, lui dit celui-ci. Les enfants sont maintenant en Angleterre.

Anita va consulter un avocat, porte plainte contre son mari pour enlèvement d'enfants.

Le soir, nouveau coup de téléphone à son hôtel :

— Aucune condamnation ne me fera rendre les enfants. Je les enverrai au bout du monde s'il me plaît. Cependant, si vous voulez les revoir et les reprendre, il n'en tient qu'à vous...

Suivait une proposition de rendez-vous. Anita s'y rendit. Que pouvait-elle faire d'autre ?

— Renoncez au divorce et je vous rends les petits, proposa N...

Elle dut accepter. Elle signa dans l'étude d'un avocat parisien une renonciation en échange de ses enfants revenus d'Angleterre.

— Vous êtes toujours ma femme, lui dit N... La loi punit l'adultère. Et, cette fois, vous n'obtiendriez plus la garde de nos enfants.

Une fois encore, N... avait réussi.

Anita rentre à Nice. Elle n'ose rien avouer à Cantoni. Mais elle ne peut plus le revoir. Alors, elle décide de s'éloigner. Elle part pour un long voyage.

« Oubliez-moi », lui écrit-elle. Mais Cantoni la poursuit de lettres tendres et désolées. Anita n'a pas la force de rompre. Elle lui avoue tout. Elle revient. Elle accorde à son ami un rendez-vous.

— N... est un espion, lui dit Cantoni. Je le prouverai. Tu pourras donc divorcer et garder tes enfants. Tu as le droit de refuser de partager l'existence d'un espion.

Cantoni possède un ami à la Sûreté générale. C'est l'inspecteur P..., son compatriote. Celui-ci ouvre une enquête sur N... Les renseignements recueillis sont édifiants. Le sergent Cantoni parvient à entrer en possession de nouveaux documents émanant de N... On se les est-il procurés ? La lumière n'est pas faite à ce sujet. Lui ont-ils été remis par son amie, qui a repris, malgré elle, hélas ! la vie conjugale ? C'est possible, encore qu'il l'ait toujours nié. Proviennent-ils de la nouvelle enquête du policier P... ? Peut-être.

En tout cas, ces documents existent. Cantoni les a reçus. Il les a montrés à un ami.

Ci-contre : Après plusieurs années de mariage respectueuse que lui fit le sergent Cantoni, elle agréa plus familièrement ses hommages.

Il ne devait les avoir encore que quelques heures seulement.

Le 25 novembre, aux environs de la Réserve, Anita a rendez-vous avec Cantoni. Elle a témoigné ensuite de la conversation qu'elle eut avec celui-ci. La voici telle qu'elle l'a relatée :

« — Tu as l'air triste, lui dit-elle. Pourquoi ?

« — Je ne dois pas te le dire.

« — Dis-le-moi, je t'en prie.

« — Eh ! bien, ça y est. Toute l'affaire est déclenchée. Ton mari va être l'objet d'une enquête régulière. Mais il faut le secret le plus absolu. Les affaires de ce genre sont terribles, surtout ici. Ce peut être très dangereux pour moi.

« — Pourquoi t'occupes-tu de ces choses si dangereuses ?

« — C'est mon devoir.

« — Cependant, mon mari ne s'occupe pas de toi en ce moment. Ne t'occupe donc pas de lui.

« — Tu crois qu'il ne s'occupe pas de moi ? Écoute ceci, que je ne t'ai pas encore dit : devant la caserne, il y a en permanence une auto jaune qui m'attend. Quand je sors, elle me suit. Ou bien deux types en descendent et me suivent partout où je vais.

« — Tu en es sûr ?

« — Ma chérie, crois-moi, c'est très grave. Je suis sérieusement menacé.

« — Tu me fais peur.

« — Si l'on veut me frapper par-devant, on ne m'aura pas. Mais si l'on me frappe par derrière ou dans l'ombre, alors que pourrai-je faire ?

Suite de cette même conversation également rapportée par M<sup>me</sup> N...

« — On va venir chez toi. On te demandera bien des choses. Il ne faut pas avoir peur de répondre la vérité. Il faut que tu dises que c'est toi qui m'as documenté.

« — Je voudrais ne pas me mêler de cela, non pour mon mari, mais parce qu'il est le père de mes enfants et à cause de leur honneur plus tard. Je préfère ne pas m'occuper de cette affaire.

« — Si je « n'ai pas N... » tout de suite, c'est lui qui « m'aura ». Je sais ce que je dis. Sans quoi, je suis perdu.

« — S'il en est ainsi, je parlerai. Mais je voudrais tant que tu renonces à tes projets contre mon mari !

« — Je ne suis plus le maître de mon action.

« — Cela m'ennuie de te voir faire ce métier de policier.

« — Je ne travaille pas avec la police, mais avec mes chefs. Je ne peux pas t'en dire davantage. Bientôt, les traitres seront arrêtés et punis. Alors, tout ira bien pour nous et nous pourrions enfin être heureux ! Demain dimanche, j'irai te voir à ta villa.

« — Si tu veux. Mais je crois que nous pourrions nous voir plus tranquillement ici demain encore.

« — Soit. Alors, à demain, ici, à quatre heures. »

## L'assassinat et l'assassin.

Mais, dans la nuit, on trouvait le corps de Cantoni dans sa chambre, à la caserne Filley. Le sergent avait reçu trois balles dans le corps.

On n'a pas retrouvé les documents de N...

(Suite page 15.) MARCEL CHABRIER

A droite : Le sergent avait reçu trois balles dans le corps.





# ESPIONNES

Ce ne sont plus des souvenirs de galanterie, ni la vie secrète et luxurieuse de Bruges la dévote que nous conte, cette fois, Maria Van Len de Ghem. Celle que nous avons vue dans les boîtes à la mode d'Anvers et dans les singuliers béguinages où les messes sont roses a été, dès sa jeunesse, vouée par le destin au plaisir et à l'amour. Fille d'une artiste morte jeune, ruinée et jetée dans l'aventure par l'ancien amant de sa mère, Maria s'était poussée au premier rang, par sa beauté et son esprit, dans le demi-monde bruxellois.

Mais la guerre vint. Le kaiser quitta brusquement les régates de Kiel, rappelé d'urgence à Berlin par le chancelier von Bulow, et le coup de revolver de Serajevo se répercuta sinistrement à tous les échos de l'Europe. Voici la Belgique envahie, Bruxelles occupé, et Maria seule dans le petit hôtel qui, peu à peu, se vide de ses meubles de prix.

Alors s'ouvre pour la belle fille qu'admirait, que désirait tout le Bruxelles où l'on s'amuse, une existence toute nouvelle, où la volupté se mêle d'angoisse et de danger. Maintenant la mort rôde dans les établissements joyeux où, naguère, régnait seul l'amour. Maria, en apparence, y a repris sa force, mais pour une tâche bien différente de celle dans laquelle elle triomphait jadis.

Désormais ses sourires sont des armes dont elle va se servir contre l'ennemi venu de Germanie et pour aider, dans sa modeste, mais utile part, au triomphe final de la patrie martyrisée.

## I. — La frontière tragique.

Le 20 août 1914, à deux heures de l'après-midi, le bourgmestre Max, les traits crispés, livide, se portait en auto sur la route de Louvain à la rencontre des uhlans victorieux afin de leur remettre les clefs de Bruxelles vaincue, et, quelques heures plus tard, au son des fifres, la formidable armée, traînant à sa suite des prisonniers Belges attachés à la queue des chevaux, descendait le boulevard Botanique et installait son premier quartier général dans les salons de l'hôtel Cécil.

Le même soir, tandis que les soldats bivouaquaient sur les boulevards et que les rues, encombrées d'estafettes retentissantes du bruit si spécial des trompes des autos militaires (*sol, mi, sol, do dièze*, que l'on traduisait par ce cri d'invasion : « *Kaiser ist da* »), les premières proclamations signées du général von Luttwitz ornaient les façades des principales artères.

L'occupation commençait et Bruxelles, à partir de cet instant, germanisait son nom. Désormais c'était Brüssel qu'on lisait sur les pièces officielles.

Puis Anvers tomba ; l'incendie de ses forts, dont on apercevait les lueurs du faite de la colonne du Congrès, consuma l'avant-dernier espoir de la résistance Belge, brutalement refoulée au delà de l'Yser.

Cependant à Bruxelles, la vie nouvelle s'organisait. Les troupes de von Luttwitz

étaient reparties sur Charleroi, en ricanant à la face des curieux qui les regardaient défilier : « *Nach Paris, laver les murs !* »

La Kommandantur était maintenant définitivement installée au Sénat, rue de la Loi et le baron von Bissing prenait possession de l'ancien palais du duc de Brabant, rue de la Science ; il avait été investi des fonctions de gouverneur général de Belgique.

Son premier geste, avant de se livrer aux cruautés qui le rendirent tristement célèbre, fut d'ordonner la réouverture de tous les théâtres, cinémas, concerts et boîtes de nuit.

Tout d'abord, les scènes ne jouèrent qu'en matinée ; puis, quand les incursions des avions alliés ne furent plus à redouter, l'ouverture des lieux de plaisir fut autorisée jusqu'à minuit (heure de l'Europe centrale).

Et le peuple de Bruxelles, comme tous les peuples opprimés, tenta d'oublier ses soucis, ses privations, ses misères, dans de frivoles amusements. Mais comme son rire sonnait faux ! Car, les matins qui suivaient les nuits de fête, on ne tardait pas à se rappeler, par le truchement de petites affiches rouges signées de von Bissing, toute l'horreur tragique de la situation ; elles commençaient ces affiches, par deux mots qui faisaient frémir les plus courageux : « *Zum tod* » (à mort).

C'est le nom de Miss Cavell qui inaugura la liste fatale.

Le martyre de cette héroïne, que douze balles de Mauser abattirent dans la plaine du Tir national, parce qu'elle avait commis le crime de soigner dans ses caves des blessés belges et français, à qui elle avait procuré ensuite le moyen de rejoindre leur régiment, indigna tous les patriotes. Les Bruxellois, en proie à une rage silencieuse et impuissante, se traînaient les poings.

J'avais conservé ma maison de la rue Ducal, à deux pas du palais du roi, transformé en lazaret depuis son abandon par le souverain. J'assistais, de mes fenêtres, bouleversée par la haine, aux exercices militaires des vainqueurs ; je voyais avec dégoût les dégradations que les soldats allemands faisaient subir au beau parc public, qu'ils avaient réservé à leur seul usage ; et je me morfondais, regrettant de n'avoir pas quitté la Belgique aux premiers jours de la guerre.

Durant les trois semaines qu'avait duré la résistance de Liège, j'avais vu Bruxelles se vider d'un grand nombre de ses habitants ; des gens confectionnaient en hâte un modeste baluchon et, abandonnant leurs demeures, fuyaient vers l'Angleterre ou la France. Tout d'abord j'avais songé à les imiter. Mais où irais-je ?

Sir Oppenheim, qui m'avait installée dans mon hôtel et m'entretenait d'une façon princière, avait été mobilisé et allait partir pour le continent ; il me serait impossible de le rejoindre. Et puis, les journaux n'annonçaient-ils pas que l'Allemagne affamée était sur le point de capituler et que l'arrivée des troupes françaises sur la Meuse allait hâter sa débâcle ?

Bref j'étais restée, et l'invasion m'avait surprise chez moi. Naturellement, privée des subsides de mon ami anglais, j'avais considérablement réduit mon train de vie. Presque seule dans mon hôtel désert, je ne savais comment passer mes tristes journées.

Or, un soir...

Il était neuf heures. Brumeux et froid, octobre s'achevait. Dans les branches dénudées des arbres du parc royal le vent sifflait lugubrement. Seule dans ma salle à manger, devant un feu de bois, je lisais avidement un journal français, acheté en cachette pour la somme de cinquante marks par des amis qui le cédaient chaque soir à leurs relations, moyennant une redevance de dix francs belges : ces journaux

arrivaient par la Hollande et, d'intermédiaire en intermédiaire, franchissaient frauduleusement la frontière.

Il en coûtait cher de savoir les nouvelles de la guerre, mais que ces feuilles venues de France faisaient plaisir !...

Donc, tout à coup, le timbre de la porte cochère vibra dans le silence. Je tressaillis et, pendant que l'unique femme de chambre qui me restait s'en allait ouvrir, je m'efforçai de dissimuler le journal compromettant dans un coussin de cuir, truqué à cet effet. Car, en ces temps troublés, une visite de ces messieurs de la Kommandantur était toujours à craindre et la découverte chez soi d'un journal français était sanctionnée par deux années d'emprisonnement.

C'est un homme qui désire parler à Madame, vint annoncer la domestique. Il refuse de dire son nom, mais il paraît qu'il a une communication extrêmement importante à faire.

Avec réticence et non sans inquiétude, j'ordonnai d'introduire l'inconnu. En effet, les mouchards de toutes catégories infestaient la capitale.

L'homme était de mise simple, mais correcte, et il me sembla que ses traits ne m'étaient pas inconnus. Cependant, il n'aurait été impossible de mettre un nom sur cette figure. Aussi ma stupéfaction fut-elle grande quand le visiteur m'annonça, en promenant des regards inquiets dans la pièce :

— Madame ne me reconnaît pas ? Je suis l'ancien cocher de Madame. J'ai quitté Madame il y a deux mois pour rejoindre mon régiment.

« Blessé à Loncin, j'ai été évacué sur l'hôpital de la Panne, d'où, après une première opération, j'ai été envoyé à Folkestone. C'est là que, voici trois semaines j'ai retrouvé M. Oppenheim, devenu officier de l'armée anglaise, et, comme je ne puis plus retourner au front, il... Enfin je... J'ai une commission pour Madame. »

Bien que je l'eusse maintenant reconnu, je demeurais sur mes gardes :

— Donnez, dis-je.

L'homme prit un air embarrassé :

— C'est que, précisément, je n'ai rien... Non, c'est un ami de Monsieur qui attend Madame.

— Où ? demandai-je avec méfiance.

Il m'est impossible de le dire à Madame, mais j'ai ordre de la conduire. Il faut être prudent. Toutefois, Madame est libre de ne pas accepter.

J'étais perplexe. L'attitude équivoque de mon interlocuteur n'était pas faite pour me mettre en confiance. Pourtant, en admettant que cet homme fût à la solde de l'ennemi, quel intérêt avait-il à agir de la sorte ?

Après une dernière hésitation, je résolus de suivre mon visiteur mystérieux, car l'aventure ne m'a jamais fait peur.

Dehors, nous fîmes quelques pas jusqu'à l'angle des rues Royale et Ereuremberg où nous hélâmes un fiacre, l'état de guerre ayant suspendu la circulation des automobiles dans toute la Belgique, à l'exception de celles appartenant au Gouvernement général allemand.

La voiture longea Sainte-Gudule et, par les rues de la Montagne et de l'Ecuyer, gagna la rue des Fripiers, où elle s'arrêta, non loin de la Bourse, devant un vieil estaminet flamand qui arborait comme enseigne : « A la Bécasse ».

Cet établissement, situé au fond d'un long couloir, possédait une sortie sur le marché aux poulets.

Mon inquiet compagnon m'invita à boire un verre de faro. Nous entrâmes dans la salle, où, à cette heure, ne se trouvait aucun consommateur. Nous nous installâmes à une table située assez loin du comptoir et échangeâmes d'abord quelques paroles banales. Puis, au bout d'un quart d'heure, comme le patron s'était absenté pour un instant et était passé dans son arrière-salle, mon ancien cocher, sans bou-



AVI

Par jugement du 9 octobre 1914, le tribunal de campagne a prononcé les peines suivantes pour trahison à l'ennemi (pour avoir livré des renseignements à l'ennemi) :

A la peine de

1. Philippe BAUCQ, architecte.
2. Louise THULIEZ, professeur.
3. Edith CAVELL, directrice médicale à Bruxelles.
4. Louis SÉVERIN, pharmacien.
5. La comtesse Jeanne Montignies.

A quinze ans de tra

6. Herman CAPIAU, ingénieur.
7. Épouse Ada BODART.
8. Albert LIEBEZ, avocat.
9. Georges DERVEAU.

par

Maria Van Len de Ghem

auteur de

“ La Cage aux Vices ”





# D'AMOUR

ger ni faire le moindre geste, me souffla à mi-voix :

— Vous allez gagner le marché aux poulets par la deuxième sortie, pendant que je réglerai les consommations. Vous m'attendrez devant la maison de Blanc.

Intriguée, j'obéis. Et puis, maintenant que l'aventure était déclenchée, j'étais résolue à la poursuivre jusqu'au bout.

La rue du Marché-aux-Poulets était sombre et formait contraste avec le boulevard Anspach, tout proche, dont les pâtisseries et les « bodégas » illuminés et bourdonnants de musique attiraient les officiers en cape grise de la Kommandantur. Dans toute la rue, on ne voyait qu'un coupé fermé arrêté dans un coin sombre, et dont le cocher semblait attendre quelqu'un.

— Des clients de chez Primavesi, pensai-je.

Primavesi était alors le glacier en vogue, et sa boutique s'ouvrait toute pimpante, à quelques pas de là, sur le boulevard.

Mais des pas pressés qui résonnaient derrière moi me firent tourner la tête, avec quelque inquiétude. C'était mon étrange compagnon qui, sorti de l'estaminet par la même porte que moi, me rejoignait. Il me montra la voiture :

— Montez, dit-il simplement.

A peine fûmes-nous assis sur les sièges capitonnés que, au trot de son cheval ardenais, le coupé reprit la rue des Fripiers, traversa la place de la Monnaie, s'engagea dans la rue Neuve et tourna à droite dans la rue de la Blanchisserie, parcimonieusement éclairée.

Peu après, le cheval ralentit et, brusquement, il tourna à droite. Une porte cochère s'ouvrit au même instant, la voiture s'engagea sous un porche ténébreux et, cependant que, tirant brutalement sur les rênes, le cocher arrêta sa bête au milieu d'une cour, j'entendis les lourds vantaux se refermer derrière nous. Étais-je prisonnière ?

Mon ancien cocher m'ouvrit la portière et je descendis devant un petit perron, mais je n'eus pas le temps de reconnaître les lieux, car déjà mon ex-serviteur m'entraînait vers une petite porte qu'il avait prestement entre-bâillée.

Nous longeâmes un couloir, au bout duquel, masqué par une autre porte, se trouvait un escalier qui s'enfonçait vers un sous-sol faiblement éclairé. Mon guide s'y engagea, je l'imitai.

Nous nous trouvions maintenant dans une espèce de cave, sur laquelle ouvraient trois portes peintes en gris.

Firmin (c'était le nom de mon cocher) ouvrit l'une d'elles et, du geste, m'invita à entrer.

Je pénétrai dans un petit bureau aux murs blanchis, meublé d'une table de faux acajou et d'une bibliothèque de bois noir ; aucune tapisserie ne recouvrait les pierres humides de la cave. Cette étroite pièce était éclairée par une lampe électrique chapeautée d'un abat-jour vert.

Derrière la table se tenait un homme, jeune d'allure, au visage énergique, simplement correct dans un complet de serge bleue. Il se leva pour me désigner une chaise de paille qui lui faisait vis-à-vis, et, compulsant quelques feuillets épars devant lui :

— Voici, dit-il, pourquoi je vous ai demandé de venir. Sir Oppenheim vous a signalée comme étant une bonne patriote et susceptible de rendre des services à la cause de la Belgique et à celle de ses alliés.

« Votre situation mondaine (il eut ici un sourire vaguement ironique mais dont je ne m'offusquai point) peut, en effet, nous être d'une grande utilité. Evidemment, vous êtes libre de vous récuser ; dans le cas contraire, je vous prie d'écouter des

maintenant mes instructions. D'après les résultats que vous obtiendrez dans cette première mission, je jugerai si je puis vous enrôler dans notre service.

Cette fois, toutes mes craintes s'évanouirent, et, sans hésiter, je m'écriai :

— Utilisez-moi comme vous voudrez. Je suis des vôtres avec joie.

Moi qui regrettais mon désœuvrement, moi qui sentais croître chaque jour ma haine pour l'envahisseur, j'étais trop heureuse de servir la patrie martyrisée !

Il fut convenu que Firmin servirait pendant quelque temps encore d'agent de liaison entre moi et le chef inconnu, car je devais ignorer jusqu'à l'endroit de notre rencontre. On me fit sortir en effet avec les mêmes précautions qu'à l'aller, et j'eusse été parfaitement incapable de reconnaître la maison où se terrait l'état-major du service d'espionnage des Alliés.

Espionne ! J'allais devenir espionne !... Tandis que je regagnais mon domicile à travers les rues endormies, Firmin m'ayant abandonnée à l'entrée du boulevard Anspach, je m'abandonnais à l'ivresse de l'aventure. Une vie toute nouvelle, et combien passionnante, s'ouvrait devant moi. Comme l'existence de débauche et de luxe que j'avais jusqu'ici connue, dans le monde de la haute noce bruxelloise, me paraissait maintenant fade à côté des dangers qui m'attendaient !

La première mission que Firmin m'apporta consista à conduire en Hollande des jeunes gens désireux d'aller grossir les rangs des armées alliées. Ces jeunes gens, habilement recrutés par Firmin, devaient partir le lendemain du jour où ils s'étaient présentés au contrôle auquel les autorités allemandes soumettaient la jeunesse apte à porter les armes.

Chaque candidat à la liberté partait en compagnie d'une femme ; les deux voyageurs, modestement vêtus, parcouraient à pied la route du Limbourg.

Le jour, ces déplacements étaient possibles et relativement exempts de danger, car aucun contrôle n'existait entre les villes. Mais, la nuit, quelle angoisse. Malheur à quiconque se montrait dehors.

Il fallait se cacher chez l'habitant. En effet, la plus petite gargote ne délivrait de chambre que sur le vu du « personnel ausweis » délivré par la Kommandantur.

On atteignait ainsi, après des jours d'affreuses vicissitudes, la frontière hollandaise au delà de Visé.

Qu'on se représente une belle route nationale, fermée par une barrière près de laquelle veillait une sentinelle baïonnette au canon. Naturellement il ne fallait pas songer à traverser la route ; c'est par les champs de culture qui longent le canal qu'il fallait tenter le passage.

Celui qui voulait prendre ce chemin, n'était guère moins menacé que s'il avait affronté la sentinelle.

Les Allemands, en effet, avaient pris leurs précautions pour empêcher les évasions. La frontière était longée par plusieurs rangs de fils de fer barbelés que, la nuit, traversait un courant électrique. Il fallait, pour traverser ce réseau meurtrier, risquer délibérément, sa vie.

Le canal lui-même était barré de la même façon ; les fils le traversaient d'une rive à l'autre, soutenus par deux péniches solidement amarrées et dans chacune desquelles veillait un poste de garde.

Quatre fois j'ai conduit des jeunes hommes jusqu'à l'endroit où, en quelques secondes, se décidait leur destin. L'expédition se déroulait toujours de la même façon. Tout d'abord nous avions bien soin, pour approcher de la frontière, de ne choisir que les nuits sans lune. Nous partions côte

à côte à travers les champs de betteraves, la terre labourée étouffait le bruit de nos pas. Naturellement nous n'échangions pas une syllabe, car, la nuit, les moindres sons portent très loin.

C'était toujours vers deux heures du matin que nous arrivions aux abords du canal. C'est en effet l'heure la plus propice à ces sortes d'aventures ; après minuit, les ténèbres semblent plus mystérieuses et l'approche de l'aube engourdit les hommes les plus vigilants. Parvenus à quelques centaines de mètres de la barrière, nous nous séparions, après que j'eusse remis à mon compagnon une pince isolante avec laquelle il devait couper les barbelés.

Alors commençait le dernier acte, le plus terrible, de la tragédie.

Je me souviens particulièrement de la première fois. Frémissant d'inquiétude et d'angoisse, je n'étais pas repartie aussitôt ; mes jambes tremblaient, il me semblait que, dans tant de ténèbres, pleines de tant de périls, je ne retrouverais jamais la route du retour ; je pensais rester là, écrasée, jusqu'au lever du jour, où les soldats me trouveraient et me passeraient par les armes.

Sentant le vertige me gagner, je me laissai tomber sur le sol et, l'oreille tendue, tous mes sens exacerbés par l'attente, je me terrai. Aucun bruit, pas le moindre frôlement ne troublait l'angoissant silence ; on eût dit qu'une paix surhumaine, une paix de l'autre monde régnait dans cette campagne invisible. Et cependant, à trois cents mètres de moi, un homme rampait vers la liberté, ou vers la mort.

Une demi-heure passa ainsi. Puis, tout à coup, ce fut comme un éclatement. Des cris, des lumières, des coups de feu, tout s'anima en quelques secondes. Couchée sur le sol, je voyais tout. Au long de la berge du canal, dans le halo des lanternes, des hommes, des soldats allemands s'agitaient. Quelques-uns, épaulant leurs fusils au hasard, tiraient dans les ténèbres, dans l'eau dormante, qui clapotait.

Que se passait-il ? Je le devinais par les récits qu'on m'avait faits de ces évasions. Le fugitif avait réussi à couper les fils de fer électrifiés, mais, dès la moindre rupture du réseau, une sonnerie se déclenchait dans les postes de garde, réveillant les sentinelles. Pendant qu'elles accouraient sur la berge et sur les ponts des péniches, l'évadé, à toutes jambes dévalait le canal et se jetait à l'eau. Il ne lui restait plus qu'à ne pas se laisser apercevoir par ceux qui le guettaient, l'arme au poing.

Pour cela, il n'y avait pas deux moyens. Au bord d'une rivière, on peut se cacher derrière des troncs de saules, entre les roseaux. Ici, au bord du canal, il n'y avait aucun abri. La seule ressource pour le fuyard, c'était de nager assez longtemps entre deux eaux pour sortir de la zone éclairée et laisser l'attention des sentinelles se porter ailleurs. Mais il lui fallait emmagasiner assez d'énergie pour effectuer une longue nage, en la cité de ses poumons dépendait sa vie.

Comme les sentinelles n'avaient rien à poursuivre en terre hollandaise, des péniches étaient assez loin de la frontière pour que, les fusils, il pouvait sortir sa tête, respirer largement et nager à larges brasses. Loin de là, il trouvait une péniche

VIS

9 octobre 1915, le tribunal a prononcé les condamnations pour trahison commise pendant la guerre pour avoir fait passer des renseignements secrets à l'ennemi.

peine de mort :

COQ, architecte à Bruxelles.  
EZ, professeur à Lille.  
L., directrice d'un institut

s. pharmacien à Bruxelles.  
Jeanne DE BELLEVILLE, à

s de travaux forcés :

AU, ingénieur, à Wasmès.  
BODART, à Bruxelles.  
avocat, à Wasmès.  
pharmacien

nem



celle-là hollandaise, et il lui suffisait de hâler les mariniers pour que des bras secourables vinssent le hisser à bord.

Il était sauvé...  
Voilà le drame que j'avais suivi de loin. S'était-il heureusement terminé ? Je n'en saurais rien avant de longues semaines, avant de longs mois peut-être...

En attendant, c'était dans l'incertitude qu'il fallait repartir, avec les mêmes précautions qu'à l'arrivée, mais seule, cette fois, dans la nuit hostile...

C'était en 1915. Un regrettable hasard m'avait fait rencontrer non loin des barbelés une autre femme qui, elle aussi, envoyait un jeune homme vers la Hollande.

C'était Gabrielle Petit.

Déjà nous pouvions considérer notre tâche comme terminée, car les deux jeunes gens, en rampant, s'approchaient des redoutables fils, quand, tout à coup, un sifflement prolongé déchira la nuit. Il fut immédiatement suivi de plusieurs coups de feu.

Nous n'eûmes que le temps, Gabrielle et moi, de fuir dans la direction de Visé, où, grâce à nos papiers en règle, nous pûmes prendre le train pour Liège.

Que s'était-il passé ? Comment les sentinelles avaient-elles connu notre approche avant que les fuyitifs, en cisaillant les fils, eussent mis en branle la sonnerie ? Nous nous demandions surtout par quel miracle nous avions pu fuir, car, si les soldats du poste frontière avaient voulu, il leur eût été facile de nous rejoindre.

Nous avions supposé qu'ils s'étaient contents d'arrêter les deux jeunes gens.

Hélas ! la vérité était tout autre : l'homme que Gabrielle Petit avait conduit à la frontière était un Hollandais indicateur à la solde de l'Allemagne ; entré en rapport avec elle, il l'avait fait parler ; c'est ainsi qu'il avait appris qu'elle était servante, employée par une famille belge habitant la chaussée d'Anvers à Bruxelles.

— Ah, lui confiait l'homme, si je pouvais traverser les barbelés !

Il semblait si plein d'ardeur pour se battre que Gabrielle, un jour, lui dit :

— Eh bien, si vous le voulez, je tâcherai de vous faire évader.

— Comment cela ?

Je suis « passeuse ».

Quelques jours plus tard, tous deux se mettaient en route vers la Hollande. Confiante en ce jeune patriote, Gabrielle lui avait confié, tandis qu'ils cheminaient côte à côte que, outre le métier de passeuse, elle faisait aussi de l'espionnage pour les Alliés. Comme elle lui avait dit attendre un important rapport sur les mouvements de troupes, que l'on devait lui apporter le lendemain matin, chaussée d'Anvers, l'espion avait jugé utile de surseoir à son arrestation. C'est à cela que nous avions dû, provisoirement, notre salut. Mais, tandis que le train nous emportait vers Liège, l'officier de garde téléphonait à la Kommandantur de Bruxelles et, le lendemain matin, la « militär-Polizei » arrêtait l'imprudente Gabrielle chez ses patrons, qui ignoraient sa double vie.

On découvrit, dissimulés dans les tringles des rideaux de sa cuisine, les papiers pelure qui contenaient la preuve de son activité d'espionne. De même la perquisition révéla une appréciable quantité de pièces d'or qu'elle avait cachées au fond de boîtes d'épices, de café et de riz.

Il fut prouvé en outre que Gabrielle Petit avait loué, rue du Théâtre, une chambre où, le soir, après avoir quitté subrepticement la maison de ses patrons, elle amenait des soldats allemands qu'elle racolait dans des estaminets et des bals proches de la gare du Nord, et dont elle arrachait les confidences en subissant leurs étreintes. Ainsi, pendant cette immense tragédie, l'amour lui-même avait « servi »...

Indomptable pendant son procès, Gabrielle Petit accueillit par des injures la sentence du conseil de guerre qui la condamnait à mort. Elle marcha au peloton d'exécution en chantant ce refrain ironique que le peuple avait inventé : « Qui est-ce qui ne passera jamais l'Yser ? C'est le kaiser ! »

Elle refusa le bandeau traditionnel et la salve interrompit le couplet de la *Brabançonne* qu'elle venait d'entonner.

Son avocat, que je rencontrai trois heures après l'exécution, au Tir national, me conta ces derniers détails, il était navré, ainsi que son confrère allemand, car aux termes du code impérial des armées en campagne tout ressortissant des territoires occupés devait être assisté devant le conseil de guerre par deux avocats, l'un de la nationalité de l'accusé et l'autre de la nationalité du tribunal compétent statuant sur les deux plaidoyers.

Les deux défenseurs, qui espéraient obtenir quinze ans de travaux forcés pour leur cliente, étaient navrés, dis-je, de l'attitude adoptée par Gaby devant ses juges. Comme ils lui offraient d'adresser un recours en grâce à Sa Majesté l'Empereur et Roi, ne leur avait-elle pas craché au visage, tandis qu'elle tendait un poing vengeur vers le grand aigle noir qui étalait sa silhouette sinistre sur le fond jaune du fanion prussien tendu derrière la Cour martiale.

Ainsi mouraient pour la patrie les filles de Belgique, après avoir sacrifié à la patrie leur repos, leur corps et leur honneur.

MARIA VAN LEN DE GHEM.

(A suivre).

# SOUVE D'UN AVENTURIER



VI (4)

La fourniture d'armes.

**Q**UOIQUE je n'eusse aucun motif de fuir Berlin, je décidai de changer d'air. Je brûlais d'envie de connaître l'Angleterre et d'apprendre à dire *I love you* ! sans accent.

Alors, je partis pour Londres, via Paris. L'immense cité des bords de la Tamise ne m'impressionna guère. Je la trouvai moins vivante que Paris et Berlin, moins cosmopolite aussi.

Londres me paraissait pleine de contrastes. Les citoyens y étaient ou trop riches ou trop pauvres, les femmes ou trop belles ou trop laides, les hommes ou trop barbus ou trop glabres.

J'y fus enthousiasmé cependant par quatre choses : la taille des policemen, la tendresse du *roastbeef*, le prix modique des cigarettes, et les bonnets à poil des horse-guards.

Comme, dans mes rapports avec les femmes, j'aime mettre beaucoup de douceur et assez de franchise, je ne réussis à m'attirer les faveurs d'aucune miss. Les Anglaises aiment les boys qui savent flirter à force de claques sur les fesses et qui poussent l'hypocrisie jusqu'à leur faire des enfants sans prétendre avoir dépassé en cela les limites de la franche camaraderie...

Je m'installai dans un hôtel d'Oxford Street et je me mis à m'ennuyer méthodiquement, partageant mon existence entre la lecture, les flâneries et le sommeil. Le spleen, — le cafard, — fut ma première notion d'anglais.

Le dieu Hasard veillait cependant. Un jour que je passais devant l'Alhambra je vis que la vedette d'après l'affiche, était tenue par Vera Danowska « étoile des Polies-Bergère de Paris ».

Vera Danowska !... Mais je la connaissais, bon sang ! C'était une Roumaine qui avait débuté dans les music-halls de Bucarest. Je lui avais fait la cour tout un hiver, et si elle n'avait été constamment flanquée d'un cerbère maternel...

J'entrai dans le théâtre et j'y pris un fauteuil. Puis, je glissai dans la main de l'ouvreuse une couronne, la priant de porter ma carte à miss Danowska. Dix minutes plus tard, je me trouvais dans la loge de l'étoile.

Vera me sauta au cou et m'embrassa avec

une fougue qui me donna le vertige. Je ne m'attendais pas à être si bien reçu. J'étais ému. Je ne savais quoi dire. Alors, je demandai des nouvelles de M<sup>me</sup> Danowska mère. Vera fondit en larmes :

— Morte ! mon petit Mikou ! Emportée par une pleurésie, l'hiver dernier, à Paris.

Je la consolai avec de vains mots, tandis qu'au fond du cœur je bénissais l'Ange noir qui avait eu la bonne idée d'emporter M<sup>me</sup> Danowska mère, — le terrible cerbère, — dans un monde où, probablement il n'y avait pas de pleurésie.

Vera m'appelait Mikou, comme à Bucarest. Elle se souvenait encore du petit nom qu'elle m'avait donné. Comme elle était gentille ! Et jolie, ma foi, à vous pétrifier d'admiration.

Je mis l'aimable réception qu'elle me faisait sur le compte du plaisir d'avoir rencontré un compatriote. Puis, j'étais impressionné par sa qualité de star. Alors, je montrai assez réservé.

Pourtant, je me trompais. Vera Danowska avait pour moi plus que de la sympathie. J'avais été son premier amour, cet amour parfumé, rose et mélodieux qui fleurit dans le cœur par de

toutes les jeunes filles à l'âge de dix-sept ans. Aujourd'hui, Vera était une étoile. Elle avait des bijoux, une belle auto, elle touchait des cachets magnifiques. Elle avait acquis, enfin, ce je ne sais quoi qui marque une femme du cachet indélébile de la distinction.

Mais j'étais resté pour elle son « petit Mikou ». Et, quoiqu'en roumain « mikou » signifie « petite chose », tout de même, c'est beaucoup d'être le « mikou » d'une Vera Danowska.

— Ce soir, tu m'emmènes souper, décidai-elle.

— Oui, Vera. Tout ce que tu voudras.

— C'est cela. Voici le mot : tout ce que tu voudras, toi aussi !

Ses yeux m'en disaient encore plus long que ses lèvres...

Depuis ce soir-là, Vera entra dans mon existence, comme j'entrai dans la sienne. M'aimait-elle vraiment ? Je pense que oui. Du moins, fit-elle tout ce qui était humainement possible pour me le prouver.

Du jour où je m'étais glissé dans sa loge, aucun autre soupirant n'y vint plus roucouler ses madrigaux. Vera les éconduisait gentiment, qu'ils fussent riches banquiers, puissants industriels ou graves aristocrates. Un seul homme bénéficia encore d'un de ses adorables sourires : sir Zachare Basiloff, le fameux magnat de la finance internationale, le « Père Joseph » de la politique européenne... Sir Zachare Basiloff ! Ce nom me donnait le vertige. Il me remplissait de terreur et de respect à la fois.

La cour qu'il faisait à Vera était paternelle, délicate et exempte de toute équivoque. Elle lui rappelait, peut-être, un tendre souvenir de jeunesse ; ou bien était-elle pour lui comme une eau de jouvence dans laquelle son vieux cœur se plongeait pour en ressortir tonifié.

Sir Zachare avait deviné la place que j'occupais dans le cœur de Vera. Il ne me montra aucune hostilité pour cela. Bien au contraire ! Je crois ne pas m'abuser en déclarant que je lui fus sympathique. A plusieurs reprises, il nous invita, Vera et moi, à souper dans un des plus aristocratiques cercles privés de Piccadilly. Afin de m'éviter toute gêne, il me plaça toujours à côté de ma tendre amie. De sorte que je ne faisais pas figure de ces gigolos qui autorisent la présence d'un vieillard auprès de leur maîtresse, tout simplement parce que celui-ci est le richeissime Zachare Basiloff.

Après le souper, il prenait gentiment congé de nous, et il nous laissait rentrer, tendrement enlacés, au fond de sa propre Rolls-Royce.

Un matin, j'allai avec Vera assister à la relève de la garde au palais Saint-James. C'est un spectacle qui m'a toujours attiré, peut-être parce qu'il faisait vibrer la corde la plus sensible de mon cœur : celle qui s'attache aux choses militaires. Car, le seul regret que j'ai traîné au long de mon existence fut celui de ne pas avoir pu embrasser la carrière des armes.

Une main amicale se posa doucement sur mon épaule. Je me retournai :

Ci-contre : Après le souper, il prenait gentiment congé de nous.

— Basile Stavros !  
— Moi-même, en chair en os et en mac-farlane !

Une longue minute je perdis l'usage de la parole. Enfin, je me rappelai les convenances en voyant le regard interrogateur de Vera. Je fis les présentations :

— Monsieur Stavros, bijoutier de Barcelone ; miss Vera Danowska...

— ... La fameuse étoile de l'Alhambra ? compléta Basile avec admiration. Ah ! mademoiselle, je n'avais jamais rêvé bonheur de vous étes présenté un jour !

J'étais un peu inquiet de cette rencontre. Je savais Basile canaille et je craignais qu'il ne connût quelque indiscrétion au sujet de l'affaire Suarez. Aussi je l'invitai à déjeuner pour l'amadouer un peu.





# VENIRS R DE QUALITÉ



C'était une Roumaine  
qui avait débuté dans  
les music-halls de  
Bucarest.

Basile voulut se montrer galant :  
— J'accepte avec plaisir, à condition que vous soyez mes hôtes ce soir à dîner. J'habite le Victoria-Hôtel, à Marble Arch.

Je pensai malgré moi : Basile habite à Marble Arch. Bigre ! Il a dû réussir un bien beau coup pour avoir le toupet de se loger sur la plus somptueuse place de Londres. Cependant, Vera lui faisait remarquer gentiment :

— Impossible pour le dîner, cher monsieur. Je serai au théâtre.

— C'est vrai. Où avais-je la tête ? s'excusa Basile. En ce cas, je viendrai vous prendre pour le souper.

Vera réfléchit une seconde. Puis, se tournant vers moi :

— Chéri, est-ce que nous n'avons pas déjà promis notre soirée à sir Zachare Basiloff ?

En entendant ce nom, Basile Stavros sursauta comme s'il venait de marcher sur la tête d'un serpent. Il s'écria comme un fou :

— Sir Zachare Basiloff, dites-vous ? Le président de la...

— Parbleu ! coupai-je, non sans fierté. A ce que je sache, il n'y a pas deux sir Basiloff en Angleterre.

Stavros, secoué par je ne sais quelle émotion intérieure, s'était mis à murmurer des phrases incohérentes :

— Sir Zachare Basiloff... un des hommes le plus riche du monde... Coïncidence bizarre !... Le hasard gouverne le monde !...

Vera, accrochée à mon bras, me pinçait, mutine, comme si elle eût voulu me demander par ce geste : « Est-ce qu'il n'est pas un peu loufoque, ton ami ? »

Dès qu'il eut l'occasion de se trouver en tête à tête avec moi, Basile Stavros m'expliqua le mystère de son émotion.

Il était venu à Londres précisément dans le but d'entrer en relations avec sir Zachare Basiloff. Il s'agissait d'une fourniture d'armes pour le compte d'Abd-el-Krim que Basile Stavros voulait négocier avec le puissant personnage. Cela devait se faire dans le secret le plus absolu, l'affaire tenant plutôt de la contrebande que du commerce honnête. Il avait les pouvoirs nécessaires pour conclure le marché et il voulait que je l'introduisissais auprès de sir Zachare :

— Je n'y vois aucun inconvénient, lui dis-je. Je m'étonne cependant que vous ayez le courage de vous risquer dans une pareille entreprise. Une contrebande d'armes n'est pas comme une contrebande de cigarettes : on passe un paquet de celles-ci sous le nez des douaniers, et puis c'est tout. La France, l'Espagne, l'Angleterre même ont des intérêts au Maroc. Et si M. Basiloff est assez puissant pour oser fournir des armes aux Rifains, vous, Stavros, vous laissez votre peau dans cette affaire... « Quod licet Jovis, non licet bovis », disaient les Latins.

— Je n'ai pas étudié les langues mortes, répliqua Basile. Ayez la bonté de me traduire cette phrase.

— C'est bien simple, dis-je. Ce qui est permis à Jupiter, n'est pas permis à un bœuf... — C'est-à-dire à moi, compléta Basile.

— On ne peut rien vous cacher.

Vous êtes bien aimable, cher ami, fit-il d'une voix pincée, mais vous êtes aussi loin de la question que la roche Tarpeienne du Capitole.

— Du Capitole, voulez-vous dire ?

— Oui, du Capitole, se reprit-il.

Mais, justement, la roche Tarpeienne n'était pas loin du Capitole, au temps où l'on construisait sur la roche même.

Basile écumait. Je me moquais de lui et il s'en rendait compte. Alors, pour punir le coup de grâce, il démasqua ses intentions :

— D'abord, dans ma vie j'ai eu besoin de faire que de mesurer la distance qui sépare le Capitole de la roche en question. Ensuite, sachez que je suis assez malin pour ne pas m'engager à fond dans une aventure qui peut déclencher contre moi l'Intelligence Service et le Deuxième Bureau réunis.

— Mais, mon cher ami, du moment que vous fournirez des armes aux Rifains...

— Saprissi, s'écria-t-il, mais qui vous parle de fournir les armes aux Rifains ?

— Voyons, Basile, vous m'avez dit que vous êtes là pour conclure un marché avec sir Zachare Basiloff.

— Eh bien ? fit-il froidement.

— Eh bien ? fis-je à mon tour.

Pendant toute patience, Basile Stavros m'attrapa par un bouton du gilet, et, tout en me secouant nerveusement, il me grince en pleine figure :

— Triple imbécile !... Vous ne comprendrez jamais les subtilités de la vie. Je vais

passer une commande d'armes à Basiloff. Sur cette commande vous allez toucher une commission, car vous jouerez le rôle d'intermédiaire. La commission, — disons cinq mille livres, — vous sera payée moitié à la signature du contrat, moitié à la livraison de la commande. Après l'avoir encaissée, vous m'en refilerez la moitié et j'annulerai la commande. Vous gagnerez donc mille deux cent cinquante livres, et moi autant, en deux coups et trois mouvements... Sir Zachare Basiloff en sera pour ses frais. Mais il est assez riche, et cinq mille livres pour lui, c'est comme cinq pence pour moi... Qu'est-ce que l'Intelligence Service et le Deuxième Bureau ont à chercher en cette histoire ?... Au contraire, si vraiment il y avait une justice en ce bas monde, le Quai d'Orsay devrait me donner la Légion d'honneur...

Il parlait... il parlait..., grisé par son propre rêve, tandis que je me laissais tomber dans un fauteuil, écrasé par une indicible stupeur.

Je réfléchis à cette affaire toute une nuit. Elle était belle. Elle me tentait. Sir Zachare était bien gentil avec moi et surtout avec Vera. Précisément pour cela je n'avais aucun scrupule à prélever quelques milliers de livres sur sa fabuleuse fortune. Car j'étais jaloux de ce vieillard qui offrait à Vera une Rolls-Royce comme je lui aurais offert un bouquet de fleurs, et qui, peut-être pour cela même, trouvait encore ouverte la porte de sa loge et sur ses lèvres un gracieux sourire.

Je lui parlais donc de Basile Stavros et de l'objet de sa visite à Londres. Je lui proposai d'intervenir pour enlever l'affaire en sa faveur, lui disant que Basile avait l'intention d'aller à Paris et à Berlin pour voir d'abord les conditions des fournisseurs d'armes français et allemands avant de conclure un marché. Enfin, je demandai cinq mille livres sterling à titre de commission, payables moitié à la signature du contrat, moitié après la livraison des armes.

Sir Zachare accepta d'emblée.

Durant une semaine, je menai les négociations à plein feu. Basile Stavros était malin, certes, mais il manquait de diplomatie. Zachare Basiloff ne traitait d'autre part que par l'entremise de ses fondés de pouvoir. Je fis la navette entre les deux hommes, facilitant la réussite des négociations et surveillant les fissures possibles dans ce magnifique ouvrage d'escroc.

Enfin, un soir, le magnat de la finance consentit à recevoir Basile Stavros dans son bureau, et le fameux contrat de fourniture d'armes aux Rifains fut signé.

Le lendemain matin, je me présentai aussi dans le bureau de sir Zachare, pour toucher ma commission.

Le vieillard m'attendait debout, devant son bureau. Il m'invita à m'asseoir et, avec un sourire méphistophélique au coin des lèvres, il me demanda brusquement :

— Combien devez-vous toucher dans cette affaire ?

— Mais cinq mille livres, répondis-je.

Son sourire s'accentua :

— Je veux dire : combien devez-vous toucher sur les cinq mille livres et combien votre complice ?

— Mon complice ? fis-je, interloqué.

— Allons, allons ! trancha-t-il avec autorité. J'ai flairé votre escroquerie dès le début. Vous pensez bien qu'un Zachare Basiloff ne se laisse pas rouler par des types comme vous. Mais j'ai fait semblant de tomber dans votre piège, parce que cela m'amusait, et, surtout, pour vous donner une bonne leçon : ne vous attaquez jamais à ceux qui sont plus forts que vous. Vous m'êtes sympathique et je devine en vous certaines qualités qui peuvent vous conduire loin dans la vie. Un jour, quand, fatigué d'aventures incertaines, vous voudrez changer le cours de votre existence, venez me trouver. Je ferai de vous quelque chose, sinon quelqu'un... Quant à votre Stavros, ne vous tourmentez pas : un inspecteur de Scotland Yard a dû déjà le passer de l'autre côté du Channel. C'est une adroite crapule, mais il manque de finesse... Enfin, vous ne m'avez pas dit la part que vous devez toucher dans l'affaire ?

— La moitié ! balbutiai-je.

— Je n'en doutais, fit-il. Aussi, je vous ai préparé une enveloppe contenant douze cent cinquante livres. La voici... Allons ! ne faites pas cette figure d'entermé. Courez vite prendre Vera et emmenez-la à Nice. Son contrat à l'Alhambra finit et elle a besoin de soleil, de lumière et de repos... Allez-la bien et tâchez de ne pas la rendre malheureuse !...

Alors je me penchai brusquement et, saisissant la main de sir Zachare Basiloff, je l'embrassai avec vénération.

(A suivre.)

## TRIBUNAUX COMIQUES

Un automobiliste trop nerveux.

Sur la route de Louviers... Il y avait un cantonnier... Et qui cassait des tas d'cailloux ! La chanson s'est à peu près réalisée. Il s'agit bien de la route de Louviers, mais le cantonnier ne cassait pas « des tas d'cailloux ».

Le cantonnier goudronnait ladite route. Soudain, un automobiliste passa et fit grise mine. Les automobilistes, s'ils aiment bien qu'on goudronne les routes, entrent dans une belle colère dès que les dites routes goudronnent leur voiture.

Certes, vous direz que le cantonnier ne pouvait être tenu pour responsable du goudronnage de la voiture de cet automobiliste.

Mais il eut peut-être le tort de rire, ce qui fit penser au chauffeur mécontent qu'il se payait sa figure.

De là, dispute, coups et blessures. L'automobiliste explique aux magistrats de l'Eure :

— Je vous assure, messieurs, qu'il se moquait de moi.

— Je ne me moquais pas, proteste l'homme qui goudronnait la route.

— Enfin, vous faisiez comme ça !

Et l'automobiliste fait une horrible grimace qui fait rire tout le monde.

L'homme qui goudronnait persiste à nier :

— Je ne me moquais pas.

Le président intervient :

— Pourtant, mon ami, fait le magistrat, pensez que cet homme est passible d'une assez sévère condamnation. Si vous vous êtes moqué de lui, dites-le.

— Je ne me suis pas moqué de lui.

— Enfin, avez-vous ri ?

— J'ai fait comme ça.

Et à son tour le cantonnier fait une terrible grimace qui met la salle en joie.

Décidément, ce procès est un concours de grimace.

D'autant plus que les deux avocats entrent en discussion sur la fameuse physiologie et grimacent à leur tour.

Cette fois, la maladie a gagné le public et partout ce ne sont que lèvres retroussées, si bien qu'un garde empoigne un spectateur.

— Que se passe-t-il ? interroge le président.

Et alors, coup de grâce, le garde se tourne vers le tribunal, tord sa bouche et annonce en désignant le spectateur qu'il embarque :

— Il faisait comme ça pour faire rigoler les autres.

Mais, coup de théâtre, l'explication est trouvée.

L'homme qui goudronnait les routes s'écria au milieu de la joie générale :

— J'ai peut-être fait une grimace que ce monsieur a pris pour du rire à son endroit (sic), mais c'est parce que je chique !

Et l'automobiliste trop nerveux s'en tire avec une amende raisonnable et quelques jours de prison avec sursis.

Le faussaire imprévoyant.

C'est une bien curieuse histoire.

Faussement depuis de nombreuses années et passé maître dans l'art d'imiter les coupures de dix et de vingt francs, c'est cet escroc qui se plaint de la société.

D'abord ladite société décida de supprimer les billets de vingt francs et cela sans prévenir à temps le faux monnayeur, voire sans lui demander son avis.

C'était un manque de tact inouï. D'autant plus que les billets de vingt francs fabriqués par l'escroc étaient en tous points parfaits.

Et voici que la même société sans pitié décide de supprimer également les billets de dix francs.

— Ceux de cinq étaient trop difficiles à imiter, explique l'inculpé. Alors, que pouvais-je faire ?... Imiter les pièces, n'est-ce pas ?

Ce n'est-ce pas ? plonge le tribunal dans un état voisin du coma. Il n'y a plus que le faux monnayeur qui parle. Il explique son cas. Si on l'a arrêté pour fabrication de fausses pièces, c'est parce qu'on a supprimé les billets. Les pièces s'imitent moins bien. Donc l'État est aussi responsable que lui, sinon plus, et il s'étonne que ledit État ne soit pas à ses côtés dans le box d'infamie.

Et enfin l'homme tire les juges de leur torpeur par cette réflexion qui couronne ses paradoxes amusants :

— Et puis quoi, je n'ai jamais fait qu'imiter des jetons... On ne peut tout de même pas m'en vouloir (sic) comme si j'avais copié de vraies pièces !

Hélas ! cette théorie n'est point celle des juges vraiment bien retardataires.

Et le faux monnayeur est condamné à cinq années de réclusion.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.



# Le néant de deux mois d'enquête

NICE

(De notre envoyé spécial.)

Le 21 février, à dix heures du matin, *Police-Magazine* m'alertait ; depuis ce jour, je n'ai cessé de suivre minute par minute les évolutions de l'instruction ouverte à la suite de la mort du conseiller Prince. J'ai passé plus d'un mois à Dijon, j'ai effectué quelques sauts rapides à Paris et je viens de séjourner plus de deux semaines à Marseille et à Nice.

J'ai accordé à chaque nouvelle piste, quelle que soit son invraisemblance, le crédit maximum. Je n'ai point cherché à détruire systématiquement les efforts éparpillés de tel policier ou de tel autre ; j'ai envisagé au cours de ces deux mois toutes les hypothèses qui officiellement ou non eurent, ne serait-ce qu'un instant, l'oreille du public. J'ai cherché simplement à faire de l'information alors que beaucoup oublièrent que l'information est la seule forme pure du journalisme fait-diversier, mais que cette prudence et cette réserve me donnent au moins aujourd'hui le droit d'épiloguer et d'exprimer une opinion. Il se dégage indiscutablement de ces deux mois de tâtonnements, d'énervement et de fausses alertes, une philosophie.

A l'encontre de tous les autres crimes, meurtres, suicides, accidents, événements aussi sensationnels soient-ils, dans le cas Prince, ce n'était pas le public qui chaque matin par la voie de la presse attendait avec anxiété un coup de théâtre qui aurait permis de savoir enfin la vérité, non. Non, malgré les apparences, c'est le contraire qui s'est passé. C'est la presse qui, chaque matin, involontairement, par suite d'une fièvre commune d'excitation et de parti pris, a déversé des torrents d'élucubrations fantaisistes uniquement composés pour satisfaire telle ou telle clientèle, quitte à ce que l'enquête en soit complètement faussée. C'est pour cette simple et unique raison qu'on ne sait rien de plus aujourd'hui qu'au premier jour.

Maintenant que Carbone et compagnie sont innocentés, une fois de plus il ne reste plus que le corps d'un homme, d'un magistrat affreusement mutilé par le passage d'un train. C'est tout, absolument tout, et, depuis le premier jour, on ne possède pas d'autre élément.

Or il n'y a pas de raison que la mort du magistrat soit plus mystérieuse et surtout plus inexplicable qu'une autre. Il n'y aurait aucune raison qui s'opposerait pour que la solution du problème fût découverte. Il n'y aurait aucune raison pour que le drame de la Combe-aux-Fées garde à jamais son secret si dès la première heure on n'était pas parti du mauvais pied et si chaque jour davantage la mauvaise foi ne triomphait, aveuglément entretenue par les passions politiques.

A qui en revient la faute ? Il serait osé de vouloir dégager des responsabilités, il faut se contenter de constater un état de fait né d'une manière de déséquilibre. Les hommes et les choses ne sont plus leurs maîtres, semble-t-il ; ils sont débordés. Disons le mot, il y a de l'affolement dans l'air.

Et on aura fait du si mauvais ouvrage depuis le 20 février qu'il faudra un jour s'avouer officiellement vaincu à moins que le hasard n'intervienne à la dernière minute.

Imaginons un instant que nous soyons revenus à ce fameux 20 février. Imaginons que le cadavre gît encore sur la voie. Imaginons que l'on va procéder aux premières constatations. Imaginons surtout qu'un scandale, comme le scandale Stavisky, ne répande pas depuis des mois sa méchante humeur sur un pays entier, et,

dans ces conditions, la police n'aurait-elle pas procédé comme de coutume ?

N'aurait-elle pas tenté de connaître dans ses moindres détails la vie privée de la victime ? Or, dans le cas Prince, rien de cela n'a été fait. Il n'y avait peut-être rien à trouver qui puisse aider les recherches, mais la police s'est empressée de ne pas vouloir lever même un coin du voile de l'intimité du magistrat. Cela était défendu, cela était sacrilège, on aurait crié à l'ignominie de la police si elle avait tenté quoique ce soit dans ce sens.

Est-ce là une bonne méthode ? Et pourquoi ce veto tyrannique ? La mémoire de la victime ne serait-elle pas sortie grandie au contraire d'un tel examen ?

Pourquoi a-t-on envisagé toutes les hypothèses sans vouloir s'arrêter jamais à celle du suicide ? Pourquoi rejeter celle-là plus qu'une autre ? Est-ce la peur que l'on crie à l'étouffement de l'affaire qui a fait commettre cette faute ? Et pourtant, si



Le « baron » de Lussatz quittant la prison de Dijon pour se rendre avec Carbone et Spirito à la confrontation générale qui ne donna aucun résultat et qui aboutit à innocenter les trois inculpés. Le « baron », recherché par un autre parquet, demeure prisonnier. (Rol.)

cela était, les exemples de suicides maquillés en crimes abondent. On n'a voulu envisagé aucune des raisons qui auraient pu pousser le malheureux à attenter à ses jours, on ne retient même pas les témoignages souvent très importants et très dignes de foi de ceux qui apportent un élément étayant cette thèse.

On préfère d'autorité et sans plus de raison s'en tenir au guet-apens, bien qu'il faille avouer que, dans le cas d'un crime, ce traquenard apparaisse comme la première invraisemblance parmi tant d'autres ?

Où, pourquoi des assassins auraient-ils élaboré un plan aussi rocambolesque ? Pourquoi chercher à tuer Prince spécialement à Dijon alors qu'un enlèvement avait dix fois plus de chances de réussir à Paris ?

Pourquoi avoir préparé aussi minutieusement un crime semblable qui dérouta la raison, alors que le magistrat n'aurait eu qu'à téléphoner au 147 à Dijon pour dépis-

ter ses assassins ? Oui, comment expliquer le départ précipité, le voyage et les faits et gestes de M. Prince à son arrivée dans la capitale de la Bourgogne le 20 février, si l'on n'admet pas que lui-même n'accéda de son plein gré à ces gestes.

Tout ce qui s'est passé implique de la part de la victime une bonne volonté, une manière de complicité inconscientes du danger. Voilà qui est certain.

Si le conseiller Prince s'est suicidé, il est inutile d'insister sur les motifs de cette « complicité ». S'il y a eu crime nous allons voir qu'il est différent de tous ceux envisagés jusqu'à ce jour.

Premièrement, dans le cas du suicide, la seule question à poser est la suivante : quelles sont les raisons qui ont poussé le magistrat à ce geste tragique ? A cela je répondrai qu'il a pu s'efforcer, qu'il a pu croire sa responsabilité plus engagée qu'elle ne l'était, son rôle plus important qu'il ne l'était. Peut-être ne lui aurait-il pas suffi d'accuser le procureur Pressard pour se disculper complètement de la faute aujourd'hui grave des remises du procès Stavisky. Je dis aujourd'hui grave, car, avant que chacun s'étonne en criant à la gabegie des moindres entorses aux règlements, il était accoutumé d'accorder des remises sans difficulté, ce n'était même plus une complaisance, c'était une habitude. Pourquoi ne dit-on pas officiellement qu'on l'a vu pleurer sur son rapport ? Pourquoi cacher toutes ces raisons humainement compréhensibles ? Il ne s'agit point de mettre en doute l'intégrité d'un magistrat unanimement regretté. S'il ne l'avait pas été, peut-être justement ne se serait-il pas adonné pareillement à l'idée qu'il lui fallait s'expliquer sur des faits vieux de six ans et qui tout au plus lui auraient valu un rappel à l'ordre de principe.

Et ceux qui accepteraient d'envisager froidement ces raisons s'écarteraient soudain : oui, tout cela est peut-être vrai, mais à quoi correspond la mise en scène de la Combe-aux-Fées ? Ne pouvait-il se suicider en se tirant une balle dans la tête ?

Et nous répondrons simplement : jamais le conseiller Prince pour des raisons de croyances n'aurait voulu laisser le souvenir d'un homme qui s'est suicidé. Dans ce cas, comme nombre de pratiquants, il aurait maquillé son suicide.

Il aurait choisi Dijon parce que c'était le pays où il avait vécu quelques jours de tranquille bonheur. Il aurait choisi cette ville parce que sa vieille maman y habitait.

Voici donc le suicide possible qu'on s'imagine, bien que le meurtre l'est également, mais pas dans les conditions envisagées jusqu'à présent.

Des accusations ont été portées trop ouvertement pour se complaire à n'en point parler.

La rumeur publique mal dirigée accuse tour à tour un magistrat, une société secrète, la police même. A d'autres moments elle admet que M. Prince était dépositaire du secret concernant les bijoux et que des hommes du milieu, pour garder la petite fortune, ont supprimé l'ancien substitut.

Autant d'hypothèses sans fondement, inexacts et absurdes. Elles n'avaient qu'un avantage : celui de satisfaire des rancunes ou un goût très marqué pour le mélodrame.

Le magistrat en question savait pertinemment que de toutes façons sa carrière était brisée et, en acceptant même que l'idée du crime ait pu l'effleurer, il faut aussi admettre qu'il était assez intelligent pour se douter qu'une telle mort ne changerait en rien le cours des choses.

Qu'il s'agisse maintenant de la police ou de la société secrète, pourrions-nous dire quel avantage elles pouvaient tirer



Le couloir des juges d'instruction au Palais de Justice de Dijon est désormais sévèrement gardé par un agent, afin d'éviter le retour de certaines scènes de désordre. (Rol.)

d'un tel meurtre alors qu'elles subissent actuellement l'assaut terrible de tous leurs ennemis et qu'elles ont grand intérêt à ne point trop faire parler d'elles.

Enfin des voleurs de bijoux, des gags-ters n'avaient aucune raison de monter le guet-apens de Dijon. Ils pouvaient tout au plus avoir le désir de supprimer un homme, mais non celui dont cette mort parût une menace et semblât signée d'une mafia.

Et puis à la vérité toutes ces hypothèses ont été tournées et retournées dans tous les sens sans qu'il fût possible de trouver à un moment quelconque un point de liaison réel palpable entre elles et l'affaire Prince elle-même.

Alors ? Alors il y a un autre crime possible, un crime terroriste.

Un crime justement perpétré de telle façon qu'il devait frapper l'esprit des foules et servir de moyen de propagande à une action politique.

Là, enfin, on comprend la nécessité de la mise en scène de la Combe-aux-Fées. Là, enfin, le crime s'explique.

Deux mois d'enquête menée à grand renfort de publicité et sans résultat doivent permettre de dire ouvertement ce que chacun chuchote avec juste raison alors qu'officiellement on clame : il nous faut la vérité, et qu'on lui tourne le dos. La vérité est que seules deux hypothèses restent en présence : celle du suicide et celle du crime extrémiste.

PHILIPPE ARTOIS.

## Les Recherches s'orientent ailleurs...

DIJON

(De notre envoyé spécial.)

On peut poursuivre le même but, participer à la même enquête et ne pas avoir les mêmes idées.

Nous travaillons tous à la recherche des assassins de M. Albert Prince de différents côtés, lançons diverses pistes, avec la même ardeur et la même conviction.

Mais, pour ma part, je n'ai jamais cru à l'exécution du malheureux conseiller par la « mafia ».

La maison de santé de Dijon où est soignée la mère de M. Albert Prince. (M.)

Que la « mafia » existe, soit ! Nous avons même publié ici les noms de quelques-uns de ses membres et non des moindres ! De là à supposer que ceux-ci se soient aventurés dans les chemins qui mènent à la tragique Combe-aux-Fées, non, quant à moi.

Trop de preuves tangibles, incontestables, sont là pour démontrer le contraire. Des preuves que nous recueillîmes lors de l'enquête que nous fîmes à Dijon pendant ces dix derniers jours, et dont nous pouvons, dès aujourd'hui, donner quelques détails.

C'est donc parce que nous ne croyions pas en une manifestation de la « mafia »





au kilomètre 311, le 20 février, que nous cherchâmes autre part.

Où donc ? Une lacune nous était apparue au début de l'affaire : on n'avait pas suffisamment cherché « en partant par le bon bout ».

L'inspecteur Bonny, infatigable voyageur, providence des journalistes, déclarait qu'il fallait découvrir tout d'abord l'exécuteur.

Or, pourquoi essayer d'identifier tout d'abord — tâche énorme — un tueur anonyme, alors que la première chose qui s'imposait était de trouver tout bonnement, très près de la victime, dans ses relations même, un peu de cette lumière nécessaire à la bonne marche de l'enquête ?

Depuis quand néglige-t-on, par déférence pour la personnalité et la famille du mort, certains détails d'un intérêt capital ?

Laissant les gangsters à l'inspecteur Bonny, nous cherchâmes autre part.

Nous cherchâmes...

Et c'est ainsi que le 6 février dernier, nous fournissions aux enquêteurs un certain nombre de documents en même temps que nous leur soumettions, sinon tout à fait une piste, du moins un point de départ plausible.

Depuis, parallèlement à la minutieuse instruction du juge Rabut, de Dijon, la Sûreté générale travaillait. M. Mondanel qui assure la direction du contrôle général des recherches et qui a voué toute son intelligente et inlassable activité à la découverte de la vérité, avait en effet ordonné les investigations nécessaires.

Et les inspecteurs avaient aussitôt commencé.

Quelques jours plus tard, nous nous permettons de dire à M. Rabut que l'affaire était sans doute moins compliquée qu'on pouvait le supposer au début.

Depuis quelques jours, on annonce officiellement qu'une nouvelle piste est suivie. Il nous semble que c'est la bonne.

C'est en tout cas une piste logique, puisque, concernant la mort d'un magistrat, elle part non des bas-fonds mais du monde même qui était celui de la victime.

Espérons qu'elle aboutira. Devant l'opinion publique si justement inquiète, toute considération doit s'effacer, même si la mémoire d'un mort devait être attaquée...

#### Quelques documents.

Les premiers, il y a exactement deux semaines, nous avons parlé de ces documents.

Bien sûr, à première vue, certains ne prouvent pas grand chose ; mais comme tous sont troublants !

Pourquoi le 20 avril 1930 écrit-on de Toulouse à un avocat parisien :

*M. V... me talonne pour me faire signer des procès-verbaux de comité de direction. Ces comités de direction, bien entendu, n'ont pas eu lieu, mais lui sont demandés par Prince pour mercredi.*

Pourquoi ce même avocat parisien répond-il à la lettre précédente par cette phrase curieuse :

*M. Prince attendra : on n'a qu'à lui dire que tous les documents sont entre mes mains, mes relations avec lui sont trop cordiales pour qu'il fasse une difficulté.*

Qui donc demande, au nom de M. Prince, des procès-verbaux de comités de direction qui n'ont pas eu lieu ?

C'est-à-dire des faux !

Qui donc aussi, sachant parfaitement que la détention par un avocat de documents appartenant à la section financière du parquet constitue un véritable délit de recel, prend la responsabilité de faire d'un substitut son complice ?

Est-ce le mystérieux V... dont, après nous, les envoyés spéciaux à Dijon des grands quotidiens parisiens viennent de parler ?

Mais voyons tout d'abord le rôle de V...

#### M. V...

V..., personnage énigmatique, évolue dans les milieux financiers. On sait de lui



M<sup>e</sup> Ceccaldi, avocat de Carbone, s'entretenant avec la mère de ce dernier. (Rol.)

qu'il fut mêlé naguère à une affaire qui se révéla désastreuse : il s'agissait d'une société de transports de l'Afrique Occidentale française.

Or, nous retrouvons ce V... dans l'entourage du conseiller Prince alors que ce dernier n'est encore que chef de la section financière du Parquet de la Seine.

Il est avéré que V... faisait de fréquentes visites à M. Prince. Il est non moins certain que V... était chargé par celui-ci de vérifications de contrôle quant à la situation d'établissements ayant attiré l'attention de la section financière du parquet.

Quelqu'un, d'ailleurs, dont la bonne foi ne saurait que difficilement être mise en doute nous disait récemment :

— On peut affirmer, sans exagérer, que les visites de V... à la section financière du Parquet étaient journalières.

En tout cas, dans les milieux où il évoluait, on considère que les démarches de V... n'avaient pas toujours le caractère

d'indépendance qu'on était en droit d'en attendre.

On s'étonne de plus, dans ces mêmes milieux, que M. Prince ait confié certaines missions à ce personnage qui n'avait, dit-on, aucune qualité pour remplir de tels rôles. Non plus, d'ailleurs, que de surface suffisante pour justifier la confiance qu'on lui témoignait.

On chuchote encore que V..., lorsqu'il était chargé du contrôle d'une affaire, se servait des renseignements fournis par l'une des parties pour exercer certaines pressions sur l'autre. En la matière, ceci se qualifie assez fâcheusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain que V... ne pouvait se prévaloir du titre de collaborateur de M. Prince sans que ce dernier en connaisse.

Le conseiller ne sut-il jamais les singulières démarches de son « enquêteur » officieux ? Le contraire n'est pas impossible, mais assez étonnant.

Et l'on en vient à se demander, chez ceux qui connaissent V... jusqu'à quel point l'activité de celui-ci a pu servir celle-là et dans quel sens.

L'enquête, certainement, fera la lumière sur ce point.

De même que je ne crois pas à une exécution faite par les soins de la « maffia », il m'est difficile d'admettre que le guet-apens dans lequel tomba M. Prince — si guet-apens il y a — fut tendu dès Paris.

Plus exactement, je ne pense pas que le coup de téléphone annonçant la maladie de la mère du conseiller, ait été donné à l'insu de ce dernier.

Plus exactement le malheureux aurait été le complice inconscient de son propre assassinat.

Voyons pourquoi, en même temps que nous abordons les points éclaircis par notre enquête de Dijon :

Entre le moment où M. Prince, revenu chez lui parce qu'il avait oublié son portefeuille, apprend que sa mère est au plus mal et le moment où le train quitte la gare de Lyon, il s'écoule près d'une heure et demie.

Comment admettre alors que le conseiller, qui adore sa vieille maman, ne songe pas immédiatement à téléphoner à la maison de repos où elle demeure, rue Condorcet à Dijon, pour prendre de ses nouvelles ?

Car le directeur de cette maison, le très respectable chanoine Chanlon, ne nous a pas caché son étonnement :

« M. Prince avait sur lui notre numéro de téléphone : je me demande pourquoi, de Paris, où l'on obtient les communications avec ici très rapidement, ou même de la gare de Dijon, il n'a pas eu l'idée de me demander comment allait M<sup>me</sup> Prince mère. Oui, vraiment, je me demande pourquoi... »

Faut-il ajouter une fois de plus que, sans l'oubli du portefeuille — ce qui n'était encore jamais arrivé au conseiller — toute la machination si bien combinée de la « maffia » s'effondrait, puisque la victime désignée, ne pouvant prendre le train prévu, avait plusieurs heures devant elle et, dans ce cas, téléphonait forcément à Dijon.

Non, au coup de téléphone préparant l'assassinat, les enquêteurs officiels eux-mêmes n'osent plus y croire.

Alors, soyons francs :

M. Prince, à notre avis, est parti pour le chef-lieu de la Côte-d'Or sachant parfaitement que sa mère n'était pas malade. Qu'allait-il donc y faire ?

Il y a, bien entendu, plusieurs réponses

possibles à cette question. Deux, cependant, me paraissent particulièrement satisfaisantes :

Il allait, étant dans l'ennui et ne pouvant se confier à sa famille pour ne pas l'inquiéter, demander conseil à un de ses amis intimes, son meilleur ami peut-être et qui est magistrat à Dijon.

Ou bien il y avait un rendez-vous pour traiter une affaire.

Pourquoi, dans ce cas, direz-vous, aller jusqu'à Dijon alors qu'il pouvait sans doute le faire aussi bien dans la capitale ?

L'explication est simple :

M. Prince, qui devait déposer le lendemain devant M. Lescouvé, premier président de la Cour de Cassation, ne pouvait s'excuser, s'il lui fallait être libre ce jour-là, par un simple pneu. Au contraire un télégramme expédié de Dijon, annonçant la maladie d'une vieille mère, cela paraît tout à fait naturel, même au plus haut magistrat français.

Or M. Prince n'avait-il pas justement besoin de cette journée du lendemain pour se procurer d'autres documents relatifs aux faits qui motivaient son audition par M. Lescouvé ?

Une troisième hypothèse est également examinée par les enquêteurs, qui gardent à ce sujet la plus grande des discrétions.

L'ancien chef de la section financière du Parquet n'aurait-il pas été appelé à Dijon par le moyen d'un chantage quelconque ?

Un fait est certain : c'est qu'à seize heures trente M. Prince descend du train.

Là encore, la version de la « maffia » s'effondre :

Quel intérêt aurait en effet l'assassin futur à dire au conseiller que sa mère allait mieux, c'est-à-dire à le laisser aller au bureau du télégraphe d'abord, à l'hôtel Morot ensuite, endroits où il risquait de rencontrer une des nombreuses relations qu'il avait dans la ville ?

Au contraire, il lui aurait déclaré brusquement :

— Vous êtes bien M. Prince ? Je viens de la part du docteur Ehringer. Madame votre mère est au plus mal. Venez vite.

Affolé, le conseiller serait monté sans réfléchir dans la voiture qui stationnait à quelques mètres de là et où l'attendaient ceux qui avaient décidé de le faire disparaître...

Au contraire, M. Prince, abordé ou non par un inconnu à sa descente du train, a pris son temps.

Seul, toujours seul, il est allé au télégraphe, puis à l'hôtel Morot.

Un de ses vieux amis, M. Maillard, propriétaire de l'hôtel Terminus, situé en face, me disait ces jours-ci :

— Quoique étonné de ne pas le voir descendre chez moi, si je l'avais vu entrer ou sortir, je l'aurais appelé pour lui offrir l'apéritif.

Si cette éventualité s'était produite, une fois de plus la machination de la « maffia » s'écroulait. Car M. Maillard savait que la mère de M. Prince n'était pas malade.

Alors ? Concluez.

Plus de « maffia » possible, à mon humble avis. Un voyage à Dijon décidé. Dans quel but ?

Lorsqu'on saura ceci — et les enquêteurs s'y emploient ardemment — le mystère sanglant de la Combe-aux-Fées ne sera pas loin d'être éclairci.

Et l'opinion publique calmée...

GEORGES CHAPERON.

### M. le Préfet Langeron débute



Une manifestation de fonctionnaires devant l'Hôtel de Ville de Paris à propos des récents décrets-lois a vu débiter M. Langeron dans ses fonctions de préfet de Police. Voici ce haut fonctionnaire (à gauche) et M. Paul Guichard, directeur de la Police municipale (à droite), dirigeant le service d'ordre. (K.)

### Les sous-marins l'intéressaient...



On vient d'arrêter à Paris l'espionne allemande Tjadina Olerentorp, qui cherchait à se procurer, auprès d'un jeune ingénieur, les plans de notre plus récent sous-marin, le Surcouf. Tjadina Olerentorp a fait des aveux partiels. Elle semble avoir agi seule. (V. P.)

### Sur les traces de son mari



Dans l'autre affaire d'espionnage actuellement en cours (Lydia Stahl, épouse Switz, Martin et C<sup>ie</sup>), on a procédé à une nouvelle arrestation. Il s'agit de Louise Duval, femme de l'espion Duval, en prison depuis 1931. Voici Duval, dit Albaret, photographié lors de son procès. (K.)

### La bombe de l'antihitlérien



De violentes manifestations se sont déroulées à Brooklyn (New-York) à la sortie d'un meeting hitlérien. Hitlériens et antihitlériens se réconcilièrent... sur le dos de la Police. On voit ici, emmené au poste, le jeune antinazi Nathan Freedman, porteur d'une bombe (dans la main gauche du policeman). (N. Y. T.)



# AVEC LES ÉCUMEURS DES MERS DE CHINE

(Suite de la page 5.)

« Nous bourlinguions sur une houle de mousson de sud-est. Les cales étaient gonflées de gomme, de bois précieux et de vivres. En outre, je savais que six mitrailleuses se trouvaient à bord, qui devaient être débarquées à Changhaï. Bonne affaire, en vérité. Hélas ! elle tourna, pour nous, à la catastrophe.

« Tandis qu'une masse de parias à demi nus bivouaquaient sur des nattes et des ballots à l'arrière, sur le pont-promenade des Anglais et des Chinois de qualité faisaient cercle autour d'une troupe de jongleurs annamites. Le temps était beau et chaud. Sur les espars on voyait des silhouettes de gardes malais, une précaution des armateurs britanniques.

« A l'heure du dîner, les passagers des cabines et les officiers qui n'étaient pas de quart se retrouvèrent assis, sans armes, autour des tables de la salle à manger. Détaillé qui a son importance et qui ne doit pas vous étonner, la porte de la salle à manger de même que les accès principaux du navire, était défendue par une grille d'ailleurs ouverte. Ce sont les Anglais qui ont imaginé ce moyen de se protéger contre les révoltes à bord, événement beaucoup plus fréquent que l'on ne croit.

« Jugeant le moment venu, je quittai les invités du commandant, dont j'étais, et sortis allumer une cigarette. A ce signal convenu, mes hommes devaient se partager en deux équipes et, tandis que la première tiendrait en respect mes dîneurs avec des pistolets braqués sous leurs yeux, la seconde, plus nombreuse, maîtriserait la garde et les matelots de bordée.

« Eh bien ! ces *kangs* s'y prirent de la seule façon qu'il ne fallait pas : les pistolets leur brûlaient certainement au poing. Une volée mit la garde malaise hors de cause et quelques marins anglais avec. Seulement, elle eut pour résultat d'alerter tout le monde. Un officier de pont (1) voulut escaler la passerelle où une mitrailleuse avait été installée. Je me précipitai au devant de lui et le rejoignis sur l'escalier d'accès. Alors lui, brandissant un énorme *bony knife* me fit la blessure que vous savez. Je ne peux pas dire que la douleur ne m'arracha pas un cri, non, mais l'humiliation d'être frappé pour la première fois par un Anglais et la rage qui m'animaient devant la certitude de notre échec, ces deux sentiments me poussèrent au paroxysme de la fureur. J'abattis le mangeur de pain d'épices d'un coup de *browning* niché au creux de la poitrine et, tandis qu'autour de moi la bataille s'amplifiait, je me penchai sur le corps chaud et, prenant tout mon temps, sectionnai le poignet avec le propre couteau de l'officier. Ce *bony knife* figure dans ma panoplie au milieu de quelques prises de même nature, entre autres un automatique avec lequel le capitaine du *Malding*, un vapeur arraisonné par moi il n'y a pas six semaines, me brûla maladroitement une mèche de cheveux.

« Malheureusement, cette fâcheuse diversion laissa le temps au commandant du *Sam Nam Hoi* et à son chef mécanicien (2) de gagner la passerelle par une autre échelle. Ils fermèrent les grilles « antipirates », de solides portes en barres de fer, isolant cette partie du bateau du pont-promenade où nous étions massés.

« Alors commença un combat singulier dans lequel nous n'occupions pas la meilleure position. De la passerelle, le commandant nous arrosait de projectiles, tandis que les rescapés de la garde malaise et de l'équipage groupés sur la dunette arriérée nous tiraient dans le dos. Je distinguais nettement le chef-mécanicien occupé, pendant que son chef nous canardait, à maintenir le navire dans sa ligne, car au premier danger le pilote et le quartier-maître avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans la chaufferie protégée, elle aussi, par une grille.

« Malgré tout, je serais peut-être venu à bout de cette résistance inopinée si j'avais eu sous mes ordres des hommes connaissant leur métier. Le feu du commandant était le plus meurtrier. Six ou sept morts de notre côté. Par contre, les munitions s'épuisaient sur la dunette et je songeais déjà à donner le signal de la seconde attaque quand quatre coups de sirène clouèrent sur place mes *kangs*. Au même moment, le *Sam Nam Hoi* virait bord sur bord.

« Ce n'était qu'une ruse du chef mécanicien, mais elle réussit pleinement puisque mes lascars, pensant qu'une canonnière était en vue, s'empressèrent de mettre une embarcation à l'eau. Je restai sur le pont avec une quinzaine d'hommes un peu moins falots que les autres. La partie était bel et bien perdue. Déjà, ceux des passagers qui

avaient eu le temps de ranimer leur courage défaillant accouraient prêter main forte à l'équipage. Il en arrivait de partout. J'en jambaie le bastingage et nageai vers la chaloupe (1).

« Quand je vous disais que cette aventure tourna au désastre et qu'on a toujours tort de se fier aux équipages de second choix !

Fong Tchen quitta Bias-Bay, huit jours avant moi. Je rentrais en Europe. Lui allait former une nouvelle équipe à Swatow. J'appris plus tard qu'en moins d'un trimestre quatre navires inscrivirent leur nom à son tableau de chasse. A bord du courrier, le *Fung-Li*, qui m'emportait vers Singapour, je pus examiner à loisir le système de protection « antipirate » imaginé par les armateurs chinois et anglais.

D'une façon générale, les jaunes qui fréquentent un bâtiment sont immédiatement suspectés par la police maritime, mais le passager de première est bien difficile à identifier. La première tâche des pirates est d'embarquer des armes et des munitions, ce qui leur est formellement défendu. Aussi, à l'appareillage et aux escales, les passagers de couleur et leurs bagages sont-ils fouillés avec soin. Mais on n'est jamais sûr de rien quand plus de mille Chinois se pressent sur une passerelle en foule dense. La trop grande affluence des émigrants et la faiblesse numérique des policiers et des soldats donnent aux écumeurs la chance qu'ils cherchent.

Les Anglais, qui ont plus que les autres le sens des réalités, introduisent au milieu de toute cette cohue des hommes à eux, macaques des terres du Sud prêts à vendre leurs frères pour une poignée de banknotes. Ceux-ci, dont le flair est étonnant, scrutent les visages, écoutent les conversations, se mêlent aux suspects et, s'ils découvrent quelque chose d'anormal, sur un mot d'eux que « plenty pieces bad men come ship side », que des pirates sont à bord, le complot est éventé, les fameuses portes de fer sont fermées, les gardes sont en alerte et les officiers ne circulent plus que revolver chargé à la ceinture. Les gardes — des Malais, des Sikhs ou des Annamites — refluent les émigrants vers l'arrière et les bloquent dans les cales et le bateau se dirige sur le prochain port.

Sur le *Fung-Li* nous avons eu une alerte de cette sorte, sans autre conséquence d'ailleurs qu'une escale non prévue à Lei-Tchéou où tout ce qui n'était pas strictement insoupçonnable fut débarqué à quai sans ménagement. Je vous laisse à croire quel joli tumulte cette mesure provoqua.

Tout à une fin, même la carrière de pirate. Au début de février dernier, Fong Tchen tomba dans une embuscade tendue par quelques *midshipmen* britanniques qui avaient armé, en le camouflant, un sloop désaffecté.

L'écumeur avait repris le commandement de son *To* quand il aperçut ce bateau piège d'un nouveau genre. Son sang de vieux bandit ne dut faire qu'un tour et je devine de quelle ardeur il prit l'autre en chasse.

Il paraît que le *To* coula en moins de vingt minutes entre les îles Pescadores, qui relèvent du contrôle américain, et la côte chinoise. Repêché à temps, Fong Tchen fut déferé à la cour martiale de Hongkong et pendu, trois jours après, au coucher de ce soleil du Tropique qu'il aimait tant à contempler.

N'empêche que Bias-Bay restera longtemps encore le principal refuge des écumeurs des mers de Chine. Fong Tchen, je le répète, a des émules qui le valent et les crédits ne leur manquent pas pour armer des bateaux de course.

Il en sera peut-être autrement quand les puissances se seront mises d'accord pour créer une police internationale et nettoyer les mers orientales... d'ici plusieurs années.

(1) Quatorze pirates faits prisonniers par les marins du *Sam Nam Hoi* furent ramenés enchaînés à Canton où ils subirent le sort habituel des pirates.

M. L.

## UNE FEMME, CHEF DE BANDITS

UNE jeune musulmane du petit village serbe de Bithel était renommée pour sa beauté et la parfaite correction de ses mœurs.

La jeune Shefka continuait à porter le costume tradi- tionnel des paysannes serbes. Elle s'était toujours obstinée à refuser tous les prétendants en invoquant une raison secrète qui lui interdisait de se marier.

Ce secret, longtemps gardé, vient enfin d'être dévoilé : la jeune fille si correcte, si douce, était le fidèle lieutenant d'un terrible bandit, Jusuf Ruzhitch, qui vient de tomber aux mains de la justice.

C'était elle qui, vaillant sur lui, l'avertissait des démarches de la police. Recéleuse, elle servait d'agent de liaison entre les membres dispersés de la bande.

On a trouvé chez la belle Shefka un lot important de magnifiques bijoux volés à Belgrade ces dernières années.

# EMPREINTES NASALES



Les Anglais sont fêlés des courses de lévriers et il existe chez eux des écuries de chiens, dont les représentants les plus fameux valent des sommes considérables.

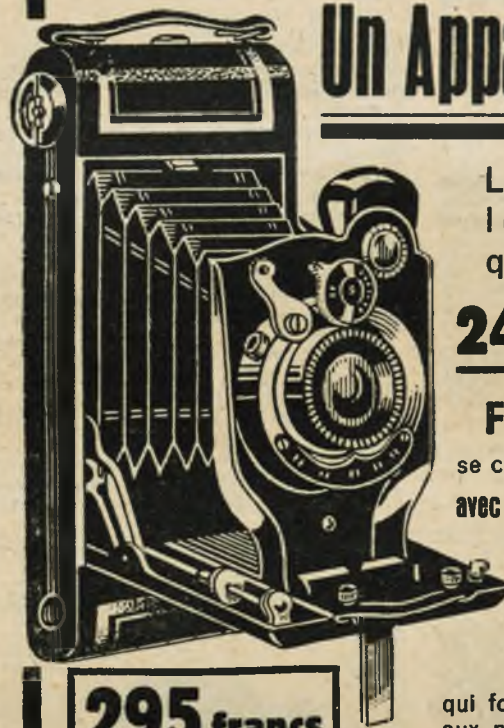
Pour empêcher ces champions d'être volés ou, par fraude, substitués les uns aux autres, les organisateurs de courses ont décidé récemment de faire prendre les empreintes nasales des bêtes. On y procède exactement comme pour les empreintes

digitales dans les services d'identification judiciaire.

Il paraît que les nez des chiens présentent autant de particularités différentes que les doigts des humains. Et le plus curieux d'ailleurs, c'est que les empreintes nasales d'animaux peuvent servir à orienter la justice dans certaines affaires criminelles où les malfaiteurs étaient accompagnés de chiens. Le cas s'est produit récemment. (P. R.)

## Surprenant ! Inouï !

### Un Appareil PHOTO



295 francs

LIVRÉ A CRÉDIT  
le même prix  
qu'au comptant

24 francs par mois

FOLDING 6x9

se chargeant en pleine lumière,  
avec la bobine pellicule 8 poses.

Objectif Anastigmat  
de la célèbre marque  
"HERMAGIS"  
extra-lumineux F 6,3,

qui fouille les ombres et donne  
aux plus petits détails un relief  
prodigieux, une netteté sans égale.

Gainage cuir, soufflet peau, arrêt automatique à l'infini, viseur clair pour prise horizontale et verticale, chargement de pellicules perfectionné, 2 écrous de pied, obturateur pose, 1/2 pose et instantané au 100<sup>e</sup> de seconde.

Une Notice accompagnant l'appareil donne toutes explications pour réussir sûrement par tous les temps, toutes prises de vues et tous clichés.

## GRATUITEMENT

Toute personne qui nous enverra, dans le délai d'un mois, le Bulletin ci-dessous, recevra en même temps que la commande : Un magnifique Rasoir RAZPRÈS automatique fabriqué suivant une technique nouvelle, et UN PAQUET DE 5 LAMES RAZPRÈS, réputée la meilleure du monde

L'Appareil et sa Prime sont livrables immédiatement aux conditions ci-dessous

<b>BON</b>		<b>BULLETIN DE COMMANDE</b>	
pour un Catalogue gratuit		Veuillez m'adresser l'Appareil Folding au prix de 295 francs, que je paierai par traite mensuelle de 24 francs, la 1 <sup>re</sup> à la réception de l'envoi, et les suivantes de même somme jusqu'à complet paiement. Les frais d'expédition sont à ma charge et je paierai 1 fr. par quittance pour frais d'encaissement.	
Nom	_____	Nom et Prénom	_____ Signature :
Prénom	_____	Adresse	_____
Adresse	_____	Ville	_____
Ville	_____	Département	_____
Dépt	_____		

Découper ce Bon et l'envoyer à

Découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE S.A., 15, rue d'Enghien, PARIS (X<sup>e</sup>)

(1) Mr. Hugh Conway. Le récit de l'attentat du *Sam Nam Hoi* par Fong Tchen me fut, en effet, confirmé à la Vice-Amirauté de Hongkong où l'on me donna les noms des officiers anglais qui, en la circonstance, agirent comme des héros.

(2) Mr. W. H. Sparke et M. Houghton, qui furent cités tous les deux à l'ordre de l'Amirauté britannique.



## LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE CANTONI

(Suite de la page 7.)

L'enquête officielle a conclu à un suicide que rien n'explique ni ne justifie. L'enquête militaire a conclu à l'assassinat. Une information est ouverte.

Sait-elle ceci encore ? La nuit où fut découvert le cadavre, une jeune femme peu connue de M<sup>me</sup> N... vint lui rendre visite dans sa villa. Elle apportait une bouteille de champagne qu'elle prétendit lui faire goûter. Et elle chercha à provoquer ses déclarations sur les entretiens qu'elle avait eus avec Cantoni et les confidences qu'elle avait pu lui faire ou recevoir de lui.

M. N... passa ostensiblement la fin de la journée du samedi et la nuit avec des amis, à faire fonctionner un gramophone. Son alibi est certain.

Il n'est pas la main qui a frappé.

Mais ne manquait-il personne parmi ses

commensaux habituels ? Où était, ce soir-là, l'homme qui, une fois déjà, avait repris les documents dans la chambre du sergent Cantoni ?

Pourquoi, dès le lendemain, N... partit-il pour Paris ? Qu'est-il allé faire presque chaque soir dans un petit débit de l'avenue de Saint-Mandé ? Et pourquoi y était-il accompagné de cet homme qui lui avait reconquis une première fois ses documents ?

Enfin, Cantoni a été assassiné la veille du jour où il devait présenter et confirmer ses déclarations devant le chef de la Sûreté de Nice.

Cette mort mystérieuse ne ressemble-t-elle pas, par ce point, à celle qui vient d'angoisser le pays ?

Cependant, au moins pour le sergent Cantoni, le mystère est percé. M. C.

Abonnez-vous à **Police-Magazine**, vous aurez droit à une superbe prime gratuite

**INFAILLIBLEMENT** avec l'IRRADIANT envoyée à l'essai, vous soumettrez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M<sup>me</sup> GILLES, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure, grat. N° 4.

## DÉTATOUAGE

PRODUITS - MÉTHODE du Prof<sup>r</sup> DIOU  
44, rue Douy-Deloupé, Montreuil-sur-Paris

**RÈGLES** douloureuses, irrégulières, - normalisées par la **FANDORINE**  
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. L. 11.850. F-9

**SOIGNEZ CHEZ VOUS**  
SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES, SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL.  
**MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES**  
SYPHILIS, BLENNORRHOË, URETHRITES, PROSTATITE, CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE.  
Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Sécurité et efficacité.  
**SERUMS - VACCINS NOUVEAUX**  
Vente au détail : Doct. 71, r. de Provence, Paris-9<sup>e</sup>  
Angle Chaussée d'Antin

**AVENIR** dévoilé par la célèbre voyante M<sup>me</sup> MARYS 16, r. de Monceau, Paris-8<sup>e</sup>.  
Envoyer prén., date nais., 15 fr. mand. (10 à 19 h.)

## Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant  
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger.  
Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Ecluse, PARIS, 10<sup>e</sup>



## A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement si VOUS SOUFFREZ DE  
Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varicelle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artériosclérose, Goutte, Rhumatisme, Sciatique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie.

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai

**GRATUITEMENT**

une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs.

Écrivez ce jour à mon adresse, **INSTITUT MODERNE**, 30, Avenue Alexandre-Bertrand

**Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST,**

Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 - Cartes 0 fr. 90

Pour être heureux, soyons aimés  
Pour être aimés, lisons :

## SÉDUCTION

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

**MAURICE ROSTAND** 2<sup>Fr</sup> 50

Achetez le N° qui paraît aujourd'hui. En vente partout

## DÉTATOUÉZ - VOUS

VOUS-MÊME RAPIDEMENT  
SANS DOULEUR avec le

**DÉTATOUÉUR VA-VIL**. Méthode scientifique ne laissant aucune cicatrice. Envoi direct contre remboursement : 100 fr. Résultat garanti. Renseignements gratuits : D<sup>r</sup> GAUCHON, Pharmacien, 201, Faubg. Saint-Denis, PARIS (X<sup>e</sup>)

Demandez, tous les mercredis :

## GENS QUI RIENT

le numéro : 1 fr.

EN VENTE PARTOUT

Le Gérant : JACQUES BOURGES.



MARQUE

DÉPOSÉE

## ARTICLES D'HYGIENE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VERIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indestructibles 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SECURITÉ ABSOLUE !

N° 100	«Ivoire»	Soie blanche fine. La dz.	10.
N° 101	«Réservoir Ivoire»	Soie rose ext.-fine.	11.
N° 102	«Velouté»	Soie rose ext.-fine.	12.
N° 103	«Réservoir velouté»	Soie brune surfine.	13.
N° 104	«Naturel»	Soie blonde surfine.	14.
N° 105	«Réservoir naturel»	Soie blonde surfine.	15.
N° 106	«Cristallin»	Soie blonde surfine.	16.
N° 107	«Réservoir cristallin»	Soie blonde surfine.	17.
N° 108	«Palme»	Soie blonde surfine.	18.
N° 109	«Réservoir palme»	Soie blonde surfine.	19.
N° 110	«Latex»	Soie blonde surfine.	20.
N° 111	«Renforcé»	Soie blonde surfine.	21.
N° 112	«Soie chair»	Soie blonde surfine.	22.
N° 113	«Superstretch»	Soie blonde surfine.	23.
N° 114	«Egale»	Soie blonde surfine.	24.
N° 115	«Crocodylle»	Soie blonde surfine.	25.
N° 116	«Boudin»	Soie blonde surfine.	26.
N° 117	«Bout américain»	Soie blonde surfine.	27.
N° 118	«Collection»	Soie blonde surfine.	28.
N° 119	«Echantillons»	Soie blonde surfine.	29.
N° 120	«Assortiment Black Cat»	Soie blonde surfine.	30.

RECOMMANDÉ : Le N° 114 «LATEX», nouveau préservatif

donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le

N° 106 «SOIE CHAIR», lavable, d'une solidité incomparable.

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de

tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous ren-

seignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.

ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes coquées sans

aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le

contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 5 francs ;

Contre remboursement (sauf étranger), port et frais : 3 frs.

(Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en

timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-

lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

**MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE**

55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9<sup>e</sup>)

Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.

Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - Même adresse : 22, rue de Faubourg-Montmartre, PARIS-9<sup>e</sup> (G<sup>de</sup> Boulevards)

LISEZ, CETTE SEMAINE, DANS

## Actualités

## AU BOUT DU MONDE

le grand film de l'Alliance Cinématographique Européenne,  
magistralement interprété par

**PIERRE BLANCHAR, CHARLES VANEL**  
et **KATE DE NAGY**

Dans ce même numéro, vous trouverez

**Les Contes des mille et un Films : Toboggan**

Acheter **MON CINÉ-ACTUALITÉS**

c'est acheter une certitude de connaître les films dignes d'être vus.

EN VENTE PARTOUT : le N° 1 fr. 25

## QUALITÉ RIGOREUSEMENT GARANTIE

## ET PRIX IMBATTABLES!

Deux avantages - parmi beaucoup  
d'autres - qui caractérisent tous les  
mobiliers des GALERIES BARBÈS



(N° 436 du total.) Salle à manger moderne "Luxembourg" chêne  
massif sculpté, comprenant : 1 buffet larg. l'50, dessus 3 marbres, 3  
portes, 2 tiroirs, grande glace ; 1 grande table  
pans coupés, 3 all. ; 6 chaises sculptées cannelées ;  
1 table servante, 1 glace. Les 10 pièces sculp. à **1995**

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT ACCORDÉES

SUR DEMANDE

REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES

LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE

LA FRANCE

Usines et Ateliers : 52, rue des Poissonniers  
à 150 mètres des Magasins - Visites tous les matins.

## GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Châliou ■ LILLE 114, Rue Nationale  
MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 10, Rue St-Pantaléon

DEMANDEZ NOTRE

CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

**BON**

à découper et à faire parvenir  
aux GALERIES BARBÈS pour  
recevoir gratuitement : 1<sup>er</sup> l'Album  
général d'Ameublement, 2<sup>e</sup> l'Album de literie,  
divans, studios et mobiliers sculptés.  
Rayer la mention inutile. **405**

Nos Magasins restent ouverts le Samedi toute la journée.

Nos Magasins resteront ouverts le Jour de l'Ascension et le Lundi de la Pentecôte toute la journée.





Une manifestation communiste qui avait pour objectif l'Hôtel de Ville s'est déroulée à Paris dans la soirée de vendredi. Elle n'a pas eu de suites graves en raison surtout de la pluie qui dispersa les manifestants. Un millier d'arrestations. (K.)



La villa « Ker-Monique » à Barbizon, dont Trotsky avait fait sa résidence secrète, est aujourd'hui tellement cernée par les curieux et les caméras que l'ex-maître de la Russie, au demeurant prié de déguerpir, va la quitter mystérieusement pour gagner un « port ». (F. P.)



Un antiquaire et brocanteur marseillais, M. Matla, a été attaqué par deux cambrioleurs qui l'assommèrent. Voici le malheureux étendu inanimé. Un des assaillants a été arrêté sur place. Un de ses complices l'aurait knock-outé par erreur au cours de la lutte. (K.)



Les charges relevées contre eux s'étant subitement effondrées, Venture et Spirito ont été mis en liberté provisoire par M. Rabut et ont regagné Marseille. Voici les ex-inculpés (au centre) sur la route du pays natal. De Lussatz est maintenu en prison pour une autre affaire. (F. P.)



Comme nous l'avions laissé entendre dans notre précédent numéro, l'histoire Bruneau-Watson-Janot-le-Beau n'était qu'une manifestation de mythomanie. Voici M<sup>me</sup> Watson et sa fille attendant le moment d'être interrogées. D'ores et déjà, rien de commun avec l'affaire Prince. (Rol.)



En Angleterre, dans la région d'Aldershot, un déséquilibre attaque les enfants sur la route. Il y a eu ainsi trois agressions en quelques jours. La petite fille de six ans que l'on voit à droite sur notre document a été ainsi assaillie; elle a pu fuir de justesse. La police enquête. (I. P. S.)



On a procédé à Paris, devant une foule hostile, à la reconstitution du crime de Digard, ce garçon électricien qui, rue Grange-aux-Belles, assassina sa voisine M<sup>me</sup> Pottier pour la voler. Voici M. Maurice Garçon (à gauche) et le commissaire Guillaume quittant la maison du crime. (Rol.)